



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Ce n'est qu'un au revoir...

Lorsqu'un parisien, issu de provinciaux, atteint l'âge de la retraite, il n'a plus qu'une idée en tête : rejoindre le pays de ses ancêtres. Que n'a-t-il pas rêvé tout au long de sa carrière parisienne de repos à l'ombre des grands chênes, de longues promenades en forêts, de pêches miraculeuses au bord d'un ruisseau, de baignades dans une rivière paisible... La retraite arrivée il peut enfin réaliser ses rêves...

Si la vieille maison natale, abîmée par les ans, de génération en génération, ne peut plus recevoir d'occupants, notre retraité se rabat sur la banlieue parisienne où même dans la région proche de la capitale, il retrouvera, à quelques arbres près, le paysage de son enfance...

C'est ce qui s'est passé pour un grand nombre de camarades anciens P.G. membres de l'Amicale lors de leur départ en retraite. Réinstallés en banlieue parisienne ils ne perdent pas le contact amicaliste. Malheureusement, pour notre ami TERRAUBELLA il n'en est pas de même. Il quitte bien Paris pour une banlieue... mais c'est la banlieue bordelaise... à près de 600 kilomètres de la capitale ! Dis-moi Jo... tu exagères ?

En tant que responsable du Lien, depuis 38 ans je tiens la barre et je crois sincèrement qu'il est temps de passer l'outil à un remplaçant, nul n'est indispensable et notre ami TERRAUBELLA était vraiment l'homme adéquat : Il possède le talent que je n'ai pas, la jeunesse que je n'ai plus, l'enthousiasme que j'ai encore... et voilà qu'il nous quitte pour aller à... Mérignac !

Tout d'abord, pourquoi Mérignac ? J'ai voulu en avoir la conscience nette ! J'ai donc consulté

mon vieux dictionnaire, celui qui m'a aidé à passer mon certificat d'études (c'était hier !) et au mot Mérignac j'ai lu : Cultures maraîchères, VINS ROUGES !... Les cultures maraîchères il y en a dans ma banlieue... la cerise de Montmorency est connue dans le monde entier... le poireau de Saint-Germain n'a pas son pareil ailleurs... l'asperge d'Argenteuil a ses lettres de noblesse et le haricot d'Arpajon a sa foire universelle... Mais en vins rouges nous faisons piètre figure ! Que peuvent faire nos Coteaux de Suresnes contre les Châteaux Bordelais ?... C'est un désastre ! Aussi tout en déplorant ton départ, j'approuve ta décision... et surtout, qu'ayant conser-

vé ton pied-à-terre à Paris tu seras des nôtres lors des réunions mensuelles de bureau.

J'ai donc le plaisir de présenter à nos lecteurs, le premier article écrit par notre ami TERRAUBELLA dans sa résidence de Mérignac. Il n'en a pas perdu son talent pour cela, le bougre !

Toute la rédaction du Lien me prie de t'adresser ainsi qu'à ta charmante compagne nos vœux de bonne et longue retraite dans la région bordelaise ainsi que tous nos souhaits de bonne santé.

A bientôt, Jo !

Henri PERRON.

Changement

Quitter Paris. Pour aller vivre ailleurs. C'est bien joli. Mais est-ce mieux ailleurs ?

Pour le pays de Garonne, j'ai laissé Paris et Javel mon village — sous le Pont Mirabeau coule la Seine — dame Effel altière dans son pré, les grands boulevards, le métropolitain.

Pour le pays de Garonne, j'ai laissé des amis, les visages anonymes de la rue, que j'aimais ou détestais sans raison comme ils aimaient ou détestaient également le mien.

Pour le pays de Garonne, j'ai laissé la rue de Londres et sa gare, les copains de l'Amicale — désertion, abandon de poste — Dure épreuve...

Saurai-je respirer loin de l'asphalte et des pavés de la capitale, saurai-je mesurer mes pas au seul renouvellement des saisons ? Anxieuse et légitime interrogation qui déjà m'obsède et me tourmente.

Mais au pays de Garonne, le ciel est bleu et l'air brûlant comme la fournaise. A l'heure de midi, je guette dans l'espoir les messages amis tandis que dans le calme du soir, mon esprit rassuré et calmé, je rêve au moment où la flèche d'acier me conduira, pour de brèves escales, revoir le Pont Mirabeau où coule la Seine, la rue de Londres, Saint-Lazare, Paris toujours tel qu'en lui-même.

J. TERRAUBELLA.

Jean KAUFFMANN

Nous avons appris, récemment, avec beaucoup de tristesse, le décès de notre ami Jean KAUFFMANN, ancien P.G. du Stalag VB, Homme de Confiance de Compagnie de la région de Sigmaringen et membre fidèle de notre Amicale.

En captivité, KAUFFMANN avait d'abord travaillé dans une scierie, puis il était devenu Homme de Confiance de kommando, à Sigmaringen-Dorf.

Lorsqu'en 1943 furent créés les postes d'Homme de Confiance de Compagnie, avec l'assentiment des Allemands, KAUFFMANN devint responsable des prisonniers de toute la région.

Etant aussi Homme de Confiance, c'est à cette époque que je l'ai connu, car nous étions convoqués, à peu près, tous les mois à Villingen, par FRANZ, l'Homme de Confiance principal du Stalag.

D'autre part, nos secteurs étaient limitrophes, ce qui permettait de nous rencontrer assez souvent, aux frontières de nos « territoires ». Puis à l'automne 1944 le gouvernement du Maréchal Pétain, vint s'installer à Sigmaringen. Quoi qu'on puisse en penser, c'est, maintenant, une tranche d'histoire.

Le vieux Maréchal occupait une partie du château des Hohenzollern, tandis que Laval et ses ministres étaient hébergés dans un autre château, situé à plusieurs kilomètres de Sigmaringen et sous une vigilante surveillance des Allemands.

La petite ville de Sigmaringen, si tranquille auparavant, était devenue une cité surpeuplée, où il était presque impossible de circuler, de jour ou de nuit, dans les rues.

Tous les ténors de la collaboration, Déat, Darnand, de Brinon, Doriot, Scapini et quantités d'autres n'avaient qu'une obsession : voir le Maréchal !

KAUFFMANN avait, bien sûr, l'occasion, sans la chercher, de rencontrer ou apercevoir les ministres, les politiciens et les écrivains (parfois célèbres) qui formaient la cour de Pétain, mais il refusait tous les entretiens qu'on lui proposait.

Il avait eu, toutefois, une conversation avec le Docteur Ménétrel (médecin du Maréchal) qui était originaire comme KAUFFMANN, de la Haute-Marne.

Le Général Bridoux (von Bridoux, comme il était surnommé) voulait faire une conférence, sur les armes nouvelles, aux prisonniers français. KAUFFMANN lui avait dit, tout de suite, qu'il n'était pas d'accord et les officiers allemands de la Wehrmacht lui donnèrent raison.

Des groupes de miliciens français circulaient dans les rues et croisaient matin et soir des prisonniers que l'on conduisait à leur travail. Il en résultait, presque chaque fois, des injures, des menaces et même des coups de poing.

Tant et si bien que le kommando de Sigmaringen fut dissous. KAUFFMANN et l'aumônier de la Compagnie furent déplacés à Messkirch et n'eurent plus de rapports avec les membres « du gouvernement français ».

KAUFFMANN a été durant toute la captivité un excellent Homme de Confiance, à tous points de vue, sachant défendre ses camarades.

Il a rempli, en toutes circonstances, ce rôle, de pur dévouement, qui nécessite beaucoup de psychologie et de bon sens.

De nombreux anciens P.G. lui doivent encore, 37 ans après, une grande reconnaissance.

La guerre terminée, Jean KAUFFMANN a repris sa profession de notaire, à Vignory (Haute-Marne), tout en restant très près de ses compagnons de captivité, puisque depuis 1945 il a été Président de la Section Cantonale des A.C.P.G.-C.A.T.M. de Vignory et Membre du Comité Départemental de l'Association des A.C.P.G.-C.A.T.M. de la Haute-Marne.

Puis il a prouvé très vite qu'il était un homme ouvert sur l'avenir et au service de ses concitoyens.

Il a donc mené, tout au long de son existence, une vie bien remplie.

Les fonctions qu'il a exercées, sont multiples et diverses, mais toujours orientées vers le progrès et au profit des habitants de sa commune, de son canton et de son département.

Sans désemparer, il a été, au fil des années, pendant plus de 35 ans : Maire de Vignory, Conseiller Général de la Haute-Marne, Président du Conseil d'Administration de l'Office public d'H.L.M. de la Haute-Marne, Président du Comité Départemental des H.L.M., Président du Syndicat d'Electrification des Communes des Vallées de la Marne et de la Blaise, Membre du Conseil Supérieur du Notariat...

Les titres qui lui ont été attribués sont aussi impressionnants puisqu'il a été :

Officier de l'Ordre National du Mérite, Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques, Chevalier du Mérite Agricole, Médaille d'honneur départementale et communale, Médaille d'honneur du département de la Haute-Marne, Médaille d'honneur des Fédérations d'organismes d'H.L.M., Médaille d'honneur du Conseil Supérieur du Notariat.

Malgré cette accumulation de fonctions et de titres Jean KAUFFMANN était un homme de devoir, humble et accessible, travaillant pour ses camarades anciens prisonniers et pour ses administrés de la Haute-Marne.

On ne peut pas oublier un homme droit, consciencieux, de grande qualité comme notre ami KAUFFMANN et nous garderons son souvenir jusqu'à la fin de nos jours.

A son épouse, à ses enfants et à toute la famille, nous renouvelons nos très sincères condoléances.

Maurice ROSE.

NOTES DE LECTURE

I. - Par Clément FORESTIER : « Souvenirs d'un soldat de l'an 40 »

Les livres de « guerre et de captivité » fleurissent au rythme du temps qui passe... Petits ou grands, habillés soie ou coton, anciens ou nouveaux, bien alignés sur les rayons de la bibliothèque, à leur tête « l'Histoire... » d'Yves Durand, ils constituent un témoignage multiforme d'une aventure commencée le 3 septembre 1939, terminée le 8 mai 1945, l'aventure de ce qui fut un temps l'armée de la France.

Le livre de l'ami Forestier, que le président de l'Amicale m'a donné à lire, est le livre d'un soldat d'abord et d'un soldat prisonnier ensuite. Son 15° R.I.A. de Rodez ressemble comme un frère à mon 49° R.I.A. de Bayonne ! « Des mulets contre des panzers », exacte et belle image, traduction percutante d'une réalité militaire qui, pour ne pas recouvrir toute l'armée de 39-40, n'en explique pas moins l'étendue du désastre survenu.

Le 12 juin 40, le prisonnier de guerre Forestier, accompagné d'une multitude de frères d'armes s'en est allé au-delà de la ligne Siegfried, par Tournai et Meppel, Bremerworden et Sandbostel jusques à Brême. A le lire il ne s'en est pas laissé conter le gefang « Forestir » ! Une douzaine de kommandos, certains disciplinaires, tel celui du Brommy, avec son kommando führer à la cravache facile, « Gorille », tel aussi celui de St-Hülph et l'épisode de la « pelote » dans le chemin boueux, au cours duquel notre Lozérien, entêté plus que de raison, pour ne pas salir son beau manteau belge aux boutons dorés, refuse de s'aplatir au sol, risquant ainsi sa vie qu'un S.S. furieux tenait au bout de ses doigts !

Sobre, précis, grinçant, patriote, ce livre se lit d'un trait. Au fait, vous ai-je dit que le P.G. Forestier était prêtre, et qu'il est aujourd'hui vicaire épiscopal du diocèse de Mende en Lozère.

II - Par Albert CHAMPALOU : « Les fous de liberté »

Après le contestataire « de terrain » — l'évasion n'était pas toujours facile — voici le P.G. « bougeotte », CHAMPALOU, un gars qui a mal de son Poitou natal et qui rêve d'y revenir, quoiqu'il en coûte.

« Lui qui était tant épris de liberté, se voir ainsi traiter en esclave ? Et pourquoi ? Qu'avait-il fait pour mériter ce triste sort ? »

Une interrogation que chacun de nous s'est posée au moins une fois, en ces jours de juin-juillet 1940 quand, fourbus, tristes et las, nous marchions sur les routes de l'exil.

Le livre de Champalou est essentiellement un livre sur l'évasion : sa conception, son exécution, ses conséquences, plus qu'un livre sur la vie captive. L'auteur est un prisonnier qui ne s'attarde pas. Il n'a que faire d'un « destin » allemand... toujours occupé à chercher

Suite page 2.

Notes de lecture (suite)

la sortie (aussgag), qu'il trouve d'ailleurs avec une facilité surprenante, incroyable. Il quitte sa baraque comme sa maison poitevine et, hop, le voilà sur les chemins de la liberté, fussent-ils allemands, le « heil Hittler » généreusement prodigué lui tenait lieu d'ausweis ! On a plaisir à le suivre tant on est sûr que rien, ni reprise, ni prison, ni kommando disciplinaire, ne l'arrêtera.

Et de fait, ce fou de liberté, ce veinard insolent réussira. Il faut le voir, en gare de Villingen, prendre un billet pour Strasbourg comme s'il s'en allait au marché du chef-lieu ! Aidé in extremis par des « passeurs » tombés du ciel — hommage à eux — mais aussi par son courage et sa ténacité, un vrai risque tout ce Champalou !

« Les fous de liberté » un livre à lire.

III - Par Paul RICHARD : « Le temps des amertumes : Heuberg, compagnie de discipline »

Je ne crois pas qu'il se soit trouvé un seul prisonnier à Villingen, au cours de l'hiver 40-41 et peut-être après, qui ait su la réalité de Heuberg telle que P. Richard nous la montre dans ce livre.

Que Heuberg fût un kommando dur, excessivement dur même, nous le savions et les allemands savaient nous le faire entendre. Mais imaginer Heuberg à ce point ! Un kommando qu'à posteriori on peut qualifier de « concentrationnaire », avec la connotation qui aujourd'hui s'attache à ce mot...

«...un désert chaotique et silencieux dont toute vie semblait bannie, un énorme bloc de roche compacte, battu par tous les vents de la création, flagellé par toutes les nuées. Comme Dante, on pouvait dire : Vous qui entrez, perdez toute espérance ».

Le camp disciplinaire est un quadrilatère d'une centaine de mètres de large sur trois cents de long, situé sur un massif calcaire de trente kilomètres de long sur une dizaine de large, appelé « Grosser Heuberg », à une centaine de kilomètres au sud de Stuttgart et à soixante-quinze à l'est de Ulm, altitude 970 mètres. Les Westphaliens et les Badois l'appellent « la petite Sibérie ». Sur cet immense plateau s'étendait le plus grand champ de manœuvres à tirs réels du sud de l'Allemagne.

Sa population : des soldats de la Wehrmacht, des S.S. — y compris des S.S. punis — des civils allemands, etc. (La Gestapo locale est à Ulm) ; des P.G. juifs français ou apatrides, à demeure pour toute la durée de la guerre et qui n'ont qu'un seul droit : « fermer leur gueule » des P.G. français en « punition temporaire », pour évasion ou quelque autre délit jugé « grave ».

« Ce n'était plus une discipline de fer qu'on exigeait des prisonniers de guerre qui y faisaient un stage. C'était une vengeance qu'on assouvissait sur eux ».

Dans des pages d'une dramatique intensité, l'auteur nous fait partager la vie de ces « concentrationnaires » et de leurs bourreaux : Haegel, le chef de camp dont la bague à chaton aime à caresser les joues de ces sales français ; ses subordonnés, dont Fesses de Rat, Peau de Vache, le Matraqueur, tous sadiques à plaisir.

Leurs têtes de turc dans le livre de P. Richard : cinq hommes, copains de guerre, de captivité et d'évasions, dont le « chef », Duroc, est l'exemplaire même du courage, de la ténacité, de la volonté et de l'espoir.

Le travail à la carrière, l'extraction et portage des blocs, empiérement des routes du camp sans cesse défoncées par les camions des S.S. et leurs canons, sous des coups, dans le froid et la faim, étaient le lot quotidien de ces soldats exténués, à bout de ressources physiques et morales, livrés à d'autres soldats, ivres d'orgueil et de puissance, les S.S. essayant même de disputer à la Wehrmacht le « contrôle » de ces français, pour les mieux réduire à néant.

« En regardant ses mains amaigries qu'elles en devenaient translucides, Louis eut un moment d'accablant. Je ne suis plus guère qu'un squelette. Mes poumons sont atteints et l'infection risque, un jour prochain, de régler mon sort. C'est vraiment trop de misère pour un homme... »

A côté d'un « Louis Duroc » admirable de courage et de force, d'un « Lucien Dartois » son double ? — de quelques autres, dont l'interprète, P.G. juif, l'auteur nous donne à lire une page (291-2) terriblement accablante sur l'aumônier-infirmier, plat valet des vainqueurs » en poste à date à Heuberg !

Le temps limité de la punition, la qualité de militaires tant soit peu protégés par les conventions internationales, réussissaient à sauver ces P.G., souvent in-extremis, de la mort. Combien pourtant périrent ou contractèrent des maladies irréversibles ? Comment oublier les P.G. juifs restés cinq ans dans cet enfer ? On ne peut se fendre, à la lecture du livre, de l'impression d'une volonté délibérée de conduire à la mort quand ce n'était pas de la donner, brutalement. En ces temps de « furie nazi », une telle attitude n'est pas pour surprendre. Le fanatisme politique ou religieux est le poison de l'âme.

J. TERRAUBELLA.

Adresses :

- Clément FORESTIER, 1, rue de l'Espérance, 48000 Mende (Amicaliste X B).
- Albert CHAMPALOU, rue des Sables, 86140 Lençloître (Nouvel amicaliste à qui nous souhaitons la bienvenue).
- Pour obtenir « Le temps des amertumes » s'adresser directement à l'auteur : Paul RICHARD, Malaucourt-sur-Seille 57590 Delme.

L'ADRIATIQUE POUR LES ANCIENS P.G.

En 1979, le 5^e voyage P.G. a eu lieu en Italie du nord.

Mon compte rendu commençait ainsi : « Abbiamo fatto meraviglioso viaggio. Viaggio indimenticabile ! » (Nous avons fait un merveilleux voyage ; un voyage inoubliable !) M. le Curé de La Guiche, grand spécialiste des questions italiennes était l'auteur de ce début.

Cette introduction s'applique exactement à notre voyage 83... En plus nous avons connu, tout au long, un regain d'amitié et de camaraderie ; loin de s'atténuer avec les ans, ces nobles sentiments ne font qu'augmenter.

Du 24 au 30 juin, les deux cars de la maison Michel, de Chauffailles, avec l'habituel chauffeur « Loulou » et un nouveau, « Bernard », qui en plus de ses qualités de bon conducteur démontra tout au long du voyage ses vastes connaissances en tout genre. Pour un début dans notre « bande » ce fut un succès.

Mon but n'est pas de faire un compte rendu au jour le jour : Ravennes, Venise, San Marin, Florence, etc... sont des lieux trop connus. Je pourrais facilement écrire des pages et des pages qui n'apporteraient que des descriptions — merveilleuses sans doute — mais sans grande nouveauté pour les lecteurs.

Je vais donc me borner à rapporter des impressions qui sauront — je l'espère — faire revivre ces jours merveilleux.

Journée de départ assez dure : La Guiche - Rimini. A l'arrivée tardive sur place : changement d'hôtel. Pour une raison inconnue l'Hôtel San Salvador a remplacé l'Hôtel Roby...

La suite a démontré que ce changement était le bien venu ; tout au long de notre séjour nous avons trouvé une ambiance presque familiale. La direction, le personnel, le « chef » ont fait le maximum pour nous rendre ce séjour des plus attrayants. Jamais au cours de nos huit sorties nous avons trouvé une telle ambiance...

Après une nuit reposante, la matinée a été consacrée au marché voisin ; les premiers achats ont eu lieu.

L'après-midi, sortie en mer, sous un soleil de plomb, avec au retour, une agréable surprise : dégustation de sardines grillées, arrosées d'un petit « blanc » du pays !

Très petit incident au cours du voyage : un coup de vent à fait voler en mer le couvre-chef de notre ami PERRY... deuxième acquisition sur l'île...

Champagne
LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

L'animatrice de service, Béatrice, a organisé en soirée un « cloto ». Nombreux lots. « A qui perd gagne » j'ai gagné un beau foulard.

Le jour suivant fut réservé à la visite de la petite république de San Marin. Que d'escalades et que d'achats d'alcools en tout genre.

La cité impériale de Ravennes nous accueillit le lendemain avec une légère pluie passagère. Que de beautés dans ses mosaïques, que de monuments. Cette cité mérite bien son titre glorieux de « Byzance de l'occident ». En soirée, à l'hôtel, joyeuse veillée animée par des jeux et des danses. Les jeunes, en beaux costumes, firent de très belles démonstrations.

Le jeu du « balai » a eu un immense succès : deux équipes de huit étaient opposées ; chacun devait passer à son voisin ou à sa voisine le fameux balai... tout d'abord sous les bras, ensuite sous le cou, et enfin... « entre les jambes ». Que de rires, et des situations comiques très poussées.

Malgré tous nos efforts, notre équipe a dû s'incliner devant celle dirigée par notre Président LANGEVIN, 12 petites secondes en moins ! De notre côté, le handicap vint de notre sympathique camarade GARRAUD, à la forte carrure, qui perdit beaucoup de temps à mettre le balai sous son cou. Certaines photos sont expressives. Notre corrézien CESSAC est le champion. Hélas ! il avait pour partenaire ma propre fille !

Le lendemain matin le réveil matinal fut pénible pour la journée à Venise, perle de l'Adriatique. Que de monde !

Avec guide, les visites eurent lieu au Palais des Doges, le Pont des Soupirs, la basilique, etc. Certains ont goûté et apprécié la traditionnelle promenade en gondole. Au café « Florian », Place Saint-Marc, le moindre rafraîchissement valait 20 F, dans un tel cadre cela est presque normal.

L'avant dernier jour, un car s'est rendu à Florence pour avoir un aperçu de cette belle cité. L'autre car, après visite d'un vaste magasin de chaussures et articles de cuir, s'est rendu à Cattolica, gentille cité estivale, très animée.

Surprise au dîner, avec la fameuse poule entrée rée de papier !... et une coupe de mousseux offerte par la direction.

Sans encombre, le long retour s'est effectué par Ferrare, Bologne, Plaisance, Turin, Suse, où un déjeuner nous attendait ; Col du Mont-Cenis, Châmbéry, Lyon, etc.

En résumé, réussite complète de ce nouveau voyage.

Hélas ! il me faut revenir sur les semaines avant notre départ ; jamais je n'ai eu autant de mauvaises surprises. Malgré la dureté des températures, les ennuis, j'avais atteint le chiffre de 80 participants ; ce total s'est amenuisé, cause principalement la santé.

A 65 ans, notre cher ami BIHLER, fidèle voyageur, est décédé. Mme MARECHAL entrée à l'hôpital est décédée le 19 juin. MATHIAS a dû conduire sa femme à l'hôpital. GAUTHIER qui devait venir ce jour-ci avec son petit-fils a subi une intervention chirurgicale. ROGEON était souffrant ; de même mon voisin et ami Jean PRUDON, etc.

Pour mon compte personnel je n'ai obtenu « feu vert » de mon médecin que peu de temps avant le départ.

A mon retour, j'ai appris que mon cousin germain Ducloux Lucien, de Lyon, de mon âge, ami P.G. lui aussi, était également décédé.

Les années passent... ces années de captivité pèsent lourdement sur notre organisme. Avant chaque repas : gélules, cachets font leur apparition.

Ces rassemblements amicaux ne peuvent nous apporter un puissant dérivatif qui éloigne momentanément... nos maux ; c'est la raison pour laquelle je vais mettre sur pied une nouvelle sortie en 1984. Il n'en coûte rien de faire des projets.

Fidèle à mes habitudes je termine en indiquant les noms et adresses des participants ; cette chaîne d'amitié doit permettre quelques bonnes rencontres en cours d'année.

Liste établie par ordre de réception des inscriptions

- Ménage Ducloux Paul, La Guiche 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.
- Ducloux Catherine, actuellement à Kiel, R.F.A.
- Ménage Trinquesse, Oucey 52190 Prauthoy.
- Ménage Borie, 26, Allée des Tilleuls, 42330 Saint-Galmier.
- Ménage Daney, 59, rue Emile Guichenné, 64000 Pau.
- Lemoine Henri, Provençères-sur-Marne 52320 Fontaines-les-Bourges.
- Ménage Gobet, Manlay, 21430 Liernais.
- Ménage Dumontet, Route Nationale, 69870 Larnaud-sur-Azergue.
- Ménage Lenoir, 17, rue du Petit-Brétigny, Breuille-Village, 91650 Breuille-Village.
- Ménage Aubague, La Guiche 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.
- Ménage Monnier, Le Bourg, 71220 St-Bonnet-de-Joux.
- Mme Berland, « Les Jeandeux », Mornay 71220 St-Bonnet-de-Joux.
- Mme Moreau, Le Bourg, 71690 Mont-Saint-Vincent.
- Ménage Linier, 76, rue François Coillard, 18000 Nièrres-les-Bourges.
- Ménage Cannaud, « Le Grand Treillas », Gagny 30330 Connax.
- Vaganay Pierre, 5, rue du Onze Novembre, Loire-Rhône 69700 Givors.
- Freixo Dominique, 13, rue du Lavoisier, 18400 Saint-Florent-sur-Cher.
- Mme Duvernay, Le Bourg, 71220 St-Bonnet-de-Joux.
- Ménage Tarlet, Le Bourg, Vendennes-les-Charolles 71120 Charolles.
- Ménage Triboulot, 2, rue de la Gare, 54124 Chambray-Bussières.
- Ménage Moulerot, Ste-Croix-en-Bresse 71470 Montpont.
- Ménage Donnet, 8, rue de Savonnières, 37200 Tours.
- Grappin Michel, 17, rue du 11-Novembre, 21000 Dijon.
- Ménage Evrard, 10, rue A. Messenger, 71530 Châtellerau-le-Royal.
- Ménage Garreau, 41, Place Curie, 45500 Gien.
- Ménage Badey, « Châtenay » Ste-Croix-en-Bresse 71470 Montpont.
- Ménage Maillot, La Villeneuve-en-Chevrie 78270 Breuille-Village-sur-Seine.
- Ménage Perry, 3, rue Molitor, 54000 Nancy.
- Ménage Renard, « Les Leys », Abergement Saint-Colombe 71370 St-Germain-du-Plain.
- Ménage Estace, 14, rue Paul Doumer, 50100 Cherbourg.
- Ménage Langevin, Le Chemin de Presles, 94400 Saint-Maurice.
- Ménage Chapuis, 45, rue de La Bruyère, 71300 Montceau-les-Mines.
- Ménage Michaud, Résidence du Lac, 5, rue du Collas, 03200 Vichy.
- Mme Reboulot, Saint-Marcelin de Cray 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.
- Combes Jean-Marie, Ferme du Moulin Gau, 81660 Pont-de-l'Arn.
- Mme Gillet Marguerite, 49, rue Etienne Pédron, 10000 Troyes.
- Bernigal Marcel, St-Romain-sous-Gourdon, St-Vallier... omission de ma part : Ménage Cessac, 2, Place Alléa, 19240 Allasac, inscrit depuis le 14 mars.

Félicitations méritées au ménage Moulerot qui est actuellement le seul à avoir participé à toutes les sorties P.G. En pleine forme... avec le soutien de sa femme... (il est venu quelques fois seul... à chaque fois notre bon ami Moulerot a oublié quelque chose !).

Avec l'espoir d'une « retrouvaille » en 84... bon salut à tous.

P. DUCLOUX - 24593 X B

P.S. Peu après notre retour, avec mon épouse nous sommes rendus en R.F.A. à Weil-am-Rhein, chaudes mais bonnes journées familiales. Au retour encore une très mauvaise nouvelle. Louis THEVENOT, 17, rue Jean Dagnaux, 71000 Mâcon, ce soir

Amicale Franco-Belge des Anciens P. G. de Heide (XB)

Le 8 juin 1983 eut lieu la 38^e réunion de notre Amicale que préside notre toujours jeune Roger MARQUETTE aidé de son épouse Janine.

Cette année elle fut organisée par Raymond COMMIN et Suzanne à quelques kms du circuit du Mans.

Malgré le temps qui passe et les départs « définitifs » de plus en plus nombreux, les rangs étaient encore serrés. Nous étions dix-huit ex-P.G., la plupart accompagnés de leurs épouses. Je cite par ordre alphabétique :

ANTIC et Mme, ANTOINE et Mme, AYMOUNIN Jean, BENE Pierre et Mme, CAMUS Georges et Mme, GAUTHIER Gaston et Mme, HAUSPIE Georges et Mme, MARQUETTE Roger et Mme, PROST Gaston et Mme, RABOUL Pierre et Mme, SIX Pierre, THERY Jean, TOULET Fernand et Mme, TRAISNEL Clément et Mme, SEMPOU Désiré et Mme.

Se sont excusés : BAUDRIN Ernest, DEPRET Joseph, l'Abbé FEILLET, GALABERT André, HUON Pierre, MARACHET Roger, PERNOT René, ROUE Théo, THOUZEL Achille, VANNOD Robert, tous pour cause de maladie les touchant soit personnellement, soit dans leur famille.

Parmi les présents, un ancien du Kdo 908, de Busum, ROULLEAU (le fileteur de bouillons) et moi-même. Pour venir, beaucoup avaient fait une longue route. Il est agréable de voir qu'après tant d'années les liens d'amitié et de camaraderie nés là-bas ne s'émeussent pas malgré nos cheveux gris.

Notre ami Raymond COMMIN avait déniché un hôtel-restaurant agréable et calme. Nombreux arrivèrent la veille. Pour le repas nous étions placés par petites tables de six, regroupés par affinités.

Le Président nous souhaita la bienvenue et lu les excuses des absents. Il remercia les fidèles et nous souhaita bon appétit. Rendez-vous fut pris pour l'an prochain au Pays Basque. Après l'avoir applaudi on passait à table. Le menu était excellent et bien arrosé. Les vins délièrent vite les langues et les conversations évocatrices du passé allèrent bon train. On y pouvait entendre les accents des quatre coins de la France et même d'Europe car nous avions des Belges et un « Serbe » germanophone, ANTICH, qui, n'ayant pas voulu rejoindre son pays passé à l'Est, a épousé une allemande et se fixa à Heide où il fonda, dans la liberté, son foyer. Il a conservé la nationalité Yougoslave, mais son fils est Allemand, ainsi que Inge, son épouse. Nous avons dû réemployer le « petit nègre géfäng » pour nous faire comprendre par eux.

Au dessert, une mandoline, puis un accordéon, créèrent un peu d'ambiance... le Rétro était à l'honneur.

Un Belge, Désiré SEMPOU (s'il n'en a plus « des poux », il en a eu comme tout le monde) nous raconta des histoires belges « Savez-vous » avec un accent wallon inimitable ; Frau Inge, jouant un peu du Ziehharmonica nous servi « Lili Marlène » et de vieux lieds allemands ; TOULET à la voix rocailleuse comme son Pays Basque nous chanta en rroulant les R des romances de son pays. Nous n'avons pas osé entonner en chœur le « Dans l'cul » à cause de notre hôte allemande, mais le cœur y était.

Pour faire passer ce repas, nous sommes allés visiter Le Mans, distant de 10 kms, que Gaston PROST, égaré dans un encombrement sur la grand route, nous trouva grâce à son pifomètre. Au Mans, nous avons admiré la cathédrale et la vieille ville avec ses échoppes si bien conservées. Le temps était radieux et l'air d'une douceur « angevine ».

Le soir venu, notre ami Raymond nous a réunis dans sa maison où, dans son vaste sous-sol, un buffet froid était dressé. Charcutier en retraite, il nous offrit à déguster ses spécialités : pâtés, rillettes naturellement, saucisses et autres, le tout arrosé copieusement... malgré le bon repas de midi, nous avons tous fait honneur à ce remarquable buffet.

Notre ami SIX, dit PIOU, père de six enfants et papy de 13 petits-enfants (ce qui fait SIX plus six = 12, plus le treizième à la douzaine... le compte est bon !) ouvrit le bal avec son accordéon accompagné d'une mandoline.

Les épouses alertes et charmantes, que les époux conciliaient partagèrent avec les célibataires d'occasion, se prêtèrent volontiers aux danses diverses... du canard... du balai... SEMPOU, le belge, et votre serviteur, improvisèrent, sur un air endiablé, une danse qui se voulait russe. Tous deux anciens « comédiens » de la troupe récréative de la Compagnie et nous connaissant bien, il ne fallut que quelques secondes pour coordonner nos mouvements. Cette improvisation fut baptisée par les camarades : « Danse Franco-Belge 3^e âge », quel vilain mot !

Les monômes, les bourrées, avec échange de cavalières qui, grâce à l'entraide de ces dames à qui je tire mon chapeau, se succédèrent au son, cette fois, d'une chaîne Hi-Fi dirigée par les jeunes de COMMIN, afin de permettre aux musiciens de danser... et cela dura jusqu'à 2 h 30... Et ce fut la séparation. Une partie couchait chez notre ami, les autres regagnèrent en voiture leur hôtel.

Là, un incident comique dont je fus la victime se produisit. Après avoir regagné ma chambre et enlevé ma veste, je me rendis, en bras de chemise... où vous savez. Quand je revins, un malicieux courant d'air

Suite page 4.



AUX ANCIENS D'ULM

On rentre ! Les vacances d'été sont terminées. Nous sommes en septembre, le premier mois de l'automne. Les retraités des Anciens d'Ulm (il n'y a plus de reprise de travail) vont reprendre leurs anciennes habitudes.

Cette année, nous avons été favorisés par le beau temps. Pas une fausse note sur vos cartes postales. Partout du soleil, canicule, belles promenades, mer idéale, bronzage garanti.

Vous ne trouverez pas dans cette rubrique votre correspondance habituelle. La Côte d'Azur était si belle et il faisait si chaud... que le Bic était incapable de fournir le moindre effort... Pardonnez-moi !

Je sais que le responsable du Lien attend ma copie pour l'envoi à l'imprimeur. Et je ne voudrais pas, chers amis d'Ulm, vous laisser sans nouvelles. Aussi soyez indulgents pour mon modeste papier. Croyez que je pense bien à vous tous et à vous toutes et que je serais très heureux de vous rencontrer le premier jeudi d'octobre 1983 au Restaurant Opéra-Provence, rue de Provence à Paris pour notre premier dîner en commun.

Que de belles histoires de vacances nous avons à nous raconter !

Et que de remerciements pour vos belles cartes postales !

Merci... A très bientôt.

Amicalement à tous.

Lucien VIALARD.

NOS PROCHAINES REUNIONS

Le premier jeudi du mois, dîner au restaurant Opéra-Provence à partir de 19 heures,
— le jeudi 6 octobre 1983,
— le jeudi 3 novembre »
— le jeudi 1^{er} décembre »

N'oubliez pas !

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE
CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

pathique ami de tous est décédé le 8 juillet. Rechute d'une très grave maladie qui lui interdisait de prendre part à ce voyage et pourtant, il en avait envie.

Au dernier congrès départemental P.G. à Charney-Mâcon, nous avons longuement parlé ; il me promettait une visite à La Guiche ; il paraissait en bonne santé ; il avait retrouvé la joie de vivre, la sincère amitié qu'il recherchait. Nous perdons un excellent camarade.

Fort heureusement l'ami GAUTHIER, après un mois de clinique, m'annonce que tout va bien : «...je pense qu'avec Mme Ducloux vous êtes tous deux remis de vos fatigues et émotions de voyage. Il est vrai que le grand-père « fugueur » n'était pas là, mais il s'inscrit déjà pour le prochain voyage ».

Voilà un bon exemple, GAUTHIER (76 ans) a bon espoir, à Noisy-le-Sec.



Quelques nouvelles... relevées dans le Courrier de l'Amicale du Lien de Juillet-Août.

En souvenir de notre ami « TONTON », son épouse, Mme SAUVAGÈRE a transmis à l'Amicale son obole pour la Caisse de Secours et transmet ses meilleurs vœux de bonne santé à tous les copains du XB (il a été imprimé par erreur le XA) mais tous ceux du 604 ont dû rectifier d'eux-mêmes. Avec mon meilleur souvenir, chère Mme et toute ma sincère amitié.

Fin juillet, une carte d'Antibes représentant entre autre, une bien jolie fille dans sa nudité quasi intégrale... émanant de nos très bons amis FRUGIER. Un grand merci à eux !

Et puis de nos bons amis Geneviève et Robert MARSCHAL, une très jolie carte d'Autriche où malheureusement le temps, au départ, n'a pas été très clémente. Qu'ils soient remerciés de leurs attentions.

Enfin pour terminer mon petit papier, j'éprouve un grand regret à ne pouvoir, comme promis à nos très bons amis Yolande et Maurice DROUOT, nous rendre Mme MARTIN et moi à leur toujours aimable invitation, ceci pour cause de mauvaise santé et de soins particuliers à donner à Mme MARTIN qui ne peuvent être appliqués en déplacement. Que nos bons amis soient assurés de nos très grands regrets, en échange nous serions tellement heureux de les avoir près de nous quelques jours. En tous cas nous leur souhaitons un très bon séjour en Bretagne en septembre... et pourquoi pas à l'année prochaine ?

En vous renouvelant mes souhaits de parfaite santé à tous, à la prochaine fois.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag IB puis XB.

Huit jours inoubliables

Nous sommes quelques-uns, anciens P.G. du Kommando 528, à avoir décidé de nous réunir chaque année dans un endroit différent pour fêter le printemps. Il y a trois ans, c'était chez la famille Descotes, à Chalons, puis il y a deux ans à Nancy, chez Thévenin, l'année dernière à Arcachon et cette année dans les Vosges, au Thillot, chez Altherre.

Parisien de naissance, je n'ai guère rayonné dans le monde, en dehors bien sûr des grandes vacances du 21^e R.I. pendant la guerre, et en captivité en Allemagne ! Comme tous les français moyens j'ai eu droit à mes congés annuels au mois d'août durant lesquels je me rendais, avec ma famille, au bord de la mer.

Aussi je tiens à vous faire part de ma profonde ignorance en ce qui concerne la vie dans les petites villes de province et, tardivement, je commence à comprendre la différence entre, par exemple, un parisien et un vosgien... C'est absolument incroyable ! A Paris on ne connaît même pas son voisin de palier... En province, du moment que vous êtes français, vous faites partie de la même famille ; on vous salue dans la rue, et si vous vous arrêtez quelques instants pour plaisanter, immédiatement c'est l'invitation à prendre un verre à la maison.

Maintenant si vous dites que vous êtes « ancien combattant » alors là, c'est du délire... Chaque famille a payé son tribut à la guerre. Et c'est l'évocation des malheurs causés par cette calamité... les souvenirs de la « résistance » qui a été très mar-

quante dans cette région... l'amertume des « malgré nous », etc.

Je ne suis pas spécialement sentimental, mais rentré à Paris je ne puis oublier l'accueil de la famille Altherre et des habitants du Thillot, de ses commerçants, de cet employé du guichet de la gare qui se met en quatre pour vous renseigner, sans oublier les habitants des villes voisines qui vous accueillent en amis. Il serait trop long de citer toutes les personnes qui nous ont accueillis et j'aurais trop peur d'en oublier.

C'est vraiment une autre atmosphère, entourée d'un paysage magnifique, une autre vie... une vie que j'aimerais tant connaître à Paris... une vie où la différence entre un commerçant établi et un chômeur n'existe pas, où l'amour envers son prochain prédomine sans question de race, de couleur ou de religion.

Ce serait tellement merveilleux s'il en était ainsi partout, et si j'écrivais ces quelques lignes décousues, c'est qu'au fond de moi-même, j'ai gardé de ces quelques jours une impression de fraternité qui m'a profondément touché. J'ai compris que nous, les habitants des grandes villes, les parisiens, n'avons pas de quoi être fiers de notre conduite, et avons beaucoup à apprendre auprès de nos amis villageois de toute la France.

Avec cependant une toute petite restriction : Si, comme moi, vous êtes un peu trop faible avec la boisson et la bonne chère, ne vous laissez pas tenter par les invitations, car au retour, ce ne sera pas votre balance qui sera détraquée, ni vos vêtements qui auront rétrécis !...

Robert VERBA.

Amicale Franco-Belge des Anciens P.G. de Heide (XB)

(suite)

m'avait mis à la porte, la clé étant restée à l'intérieur et il n'y avait pas de bec-de-cane. Je redescendis à la réception pour trouver un double... mais il n'y avait plus de veilleur. De plus, le couple CAMUS avait égaré sa clé... PIOU, célibataire, leur offrit son double lit et nous nous sommes rendus tous les deux chez COMMUN où un couchage de fortune, mais correct, nous fut offert

chez ses enfants. Hélas! je ne pus fermer l'œil... ma tête bourdonnait des images de cette si agréable soirée, et je n'avais pas mon habituel somnifère... La nuit fut donc blanche.

Au jour, je pus récupérer mes bagages et, après le petit-déjeuner pris en commun à l'hôtel, je pris, moitié en voiture, moitié en train, le chemin du retour pour rejoindre mon épouse retenue à la maison par une convalescence, dans mon lointain Jura.

A l'an prochain les amis! Inch Allah! Si Dieu le veut.

AYMONIN Jean.
27641 XB - dos 908-583.

LES PRISONNIERS DE GUERRE DE 14-18

L'activité de notre ami TERRAUBELLA est grande. « Le Lien » possède en lui un écrivain de très grand talent, un chercheur infatigable.

Je viens de recevoir avec un immense plaisir « mes » numéros du Lien de notre chère Amicale. Quelques numéros ont pris la direction de l'étranger!...

Aujourd'hui, réception des « Lien » de deux autres amicales.

Chers lecteurs des V.B.-X.A.B.C vous êtes vraiment gâtés; vous pouvez remercier l'équipe de la Direction, les correspondants bénévoles qui font que votre journal — sans aucun parti pris — est le meilleur de toute la France. A Rimini, dernièrement, j'ai vu la tenue à table de notre cher Président LANGEVIN : Champion... sur tous les points il est imbattable!... Bravo donc.

Je fais de mon mieux pour donner vie et intérêt à notre journal. Dernièrement, un nouveau camarade, à la suite d'une lettre très intéressante de quatre pages, m'écrivit : « J'apprécie beaucoup tes récits dans « Le Lien » pour leur clarté et leur précision ». Cher Jean, nous aurons sans doute l'occasion de nous rencontrer prochainement.

J'ai laissé totalement de côté mes productions picturales. Mon « musée » est bien garni. De temps à autre je reçois quelques connaisseurs. Je suis invité, mais ne participe, maintenant, à aucune exposition.

Grand lecteur, je possède une belle bibliothèque (plus de 2000 volumes); bibliophile averti j'ai de très belles pièces en ma possession.

Je fais partie du « Cercle Français des Collectionneurs de Cartes Postales » (N° d'adhérent : 2277). C'est cette « marotte » qui va meubler le présent article, car elle se rapporte à nos aînés de 14-18.

Ma mère, bien avant la guerre de 14, collectionnait cartes postales et timbres poste.

Mon père bien qu'ayant trois enfants (je suis le dernier né 15-02-13) a fait toute la guerre : Champagne, Verdun, etc. Au lieu d'écrire sur papier ordinaire, il le faisait sur cartes postales. Je possède toutes ces cartes qui sont très bien classées; j'ai vraiment un magnifique album de valeur. « Mobilisation générale... à Dijon », avec vue sur la place Darcy; « Patriotisme débordant au

début de 1914 »; « Les routes de Bruxelles, tout pour échapper aux barbares, exode vers la France »... cruel rappel pour nous! La guerre en Lorraine : Matthey : « Une grande tombe où reposent 180 soldats du 95° de ligne, morts pour la Patrie »... Ypres... Gerbeviller : « Tombes des civils martyrisés par les Allemands ». Ironie du sort... une vieille auberge à Steinbach, son enseigne « A l'Espérance » (Zur Hoffnung), ne l'a pas préservée du bombardement. Terrifiante carte; « Petits français, du canton de Saint-Mihel, prisonniers en Allemagne, en classe à Beyreuth (Bavière) »... Ils sont huit (sept garçons et une fille d'une douzaine d'années) avec l'instituteur et soldats en armes!

Fête de la Victoire à Paris — 14 juillet 1919 — avec en tête sur l'une le Général de Castelnau, et sur l'autre, les Maréchaux Joffre et Foch. Nous atteignons la captivité : « Prisonniers Allemands dirigés sur l'Angleterre ». Quelle file! Nous avons connu cela.

Au Kommando 470 de Garrel, sur la route, un civil était revenu de captivité d'Angleterre avec une main estropiée; terrible gardien que les cultivateurs du coin appelaient : « der Alte Bose! » (le vieux méchant)...

Un brave Guichois : SOUMIER Dominique qui se trouvait dans la même compagnie avec mon père... à peu de distance a été encerclé avec quelques camarades et emmené en captivité.

Première carte avec photo — sans date — provenant du premier camp 56° escouade Ludwigsburg, camp d'Eglosheim, Wurtemberg Allemagne, avec la simple mention : « Souvenir de camarade, amitiés, salutations ».

La seconde de même provenance porte le tampon : « Kriegsgefangener Sendung Geprüft... » elle date du 20-8-1917. Quelques mots seulement : « Santé satisfaisante, sincères amitiés, souvenir » et c'est tout! Elle représente l'intérieur d'une baraque sommaire avec, ce que nous connaissons bien, les lits à trois étages.

La troisième du 23-9-1916 porte les mêmes mentions et seulement ces mêmes quelques mots : « Meilleures amitiés, bonne salutation, souvenir ». Photo prise dans la cour du camp avec des milliers de P.G. réunis sous divers accoutrements.

La dernière émane d'un camp de Stuttgart : « Souvenir de captivité, bonnes salutations ». Elle représente

une croix en fer forgé fixée sur une stèle en pierre taillée portant la mention : « Les prisonniers français de Stuttgart à leurs frères tombés au champ d'honneur 1914-1916 ».

Il s'agissait d'une correspondance échangée entre camarades de combat... peut-être que pour la famille il y avait plus de détails et un accord plus grand de lignes.

Cela remonte à loin... plus de soixante années... le Père SOUMIER — c'était un vieux pour moi — me racontait souvent les souffrances endurées pendant ces années de baigne.

Une certaine fois, malade, fiévreux, il avait fait 9 kilomètres à pied pour se rendre au camp à la visite... nous s'entendait dire : « Puisque vous avez fait cette distance, vous n'êtes pas malade; retour au travail ».

A la suite de mauvais traitements il avait été désigné par ses camarades pour se plaindre au responsable du « lager ». Sérieusement bastonné, il a été conduit dans une mine de sel pour une durée de plusieurs mois.

Je revois encore sa figure qui portait des traces de brûlures, la partie de la compagnie dans laquelle il se trouvait avait été encerclée au « lance-flammes ». Mon père était à quelques mètres... il avait échappé de peu à la captivité.

Petit intermède destiné aux amateurs de cartes postales. Je signale que je suis en possession de quatre très belles cartes concernant la célèbre « Femme à barbe » : Mme Delait, avec au dos le cachet spécial « Thaon - Vosges. Date 1^{er} février 1914 »; elles ont été écrites en mars 1915. Détail : Mme Delait en aéroplane - Mme Delait en promenade - Mme Delait dans son salon - Mme Delait en excursion. (Photo Hemeyer et Ehrler, Epinal).

Mme Delait tenait à Thaon les Vosges le café de « La femme à barbe »; pendant 40 ans elle a vendu ses cartes; pour éviter toute concurrence toutes les cartes qu'elle vendait portaient la mention : « Exiger le cachet de Mme Delait », celui-ci comportait un composant à date. Ces cartes sont très bien cotées à l'heure actuelle.

Je ne pensais pas qu'un tel destin nous attendait. J'ai répondu — sans grand enthousiasme — à l'appel du n° 6. Cette drôle de guerre, ces longs mois d'inaction ont été néfastes à l'armée française. Nos « anciens » comprenaient mal un tel comportement, franchement ils voyaient cela d'un mauvais œil.

Le 10 mai 1940... la débandade, leur a enlevé toutes leurs illusions. La surprise était totale... même chez nos adversaires.

Pour mon compte personnel je ne m'attendais pas du tout, au départ, à la captivité. La « montée » sur Gembloux s'est rapidement transformée en une « cruelle » descente jusqu'à la chaudière lilloise. Qu'allions-nous faire en Belgique? Dyle, Breda, etc... sur le papier, tout devait aller bien.

La suite est écrite avec beaucoup de détails dans mon volumineux dossier.

Le « miracle » du 29 mai, à Lille, m'a permis de faire partie de cette grande famille P.G. Le Capitaine MARC, le Troyen FANACCHI, tués à mes côtés, sont morts pourquoi?

P. DUCLOUX.
24593 X.B.

CAPTIVITE ET DETENTION !...

« RETOUR » est le titre du mensuel de notre Association Départementale P.G. Une page, quelquefois deux sont réservées à la « Vie des Sections ». Journal vivant qui apporte en même temps de précieux renseignements sur l'activité de la Fédération P.G.-C.A.T.M.

Dans le numéro de février dernier, un très intéressant article, émanant de la section de Saint-Symphorien-de-Marmagne, a retenu mon attention tout particulièrement; cet article dormait cependant dans mes dossiers, la sinistre « tuerie » d'Avignon m'a remémoré ces lignes.

Avec l'autorisation de l'auteur, FOURNIER Albert, du Creusot (Stalag V.A), je me permets de reproduire l'intégralité de cet article... bien de circonstance actuellement.

« Les propositions de M^r Badinter sur les conditions de détention des prisonniers de droit commun, m'amènent à certaines constatations et réflexions ».

Conditions des captifs (P.G. et droit commun)

1) P.G. 39-45 : nous n'étions pas des truands, nous, la guerre nous ne l'avions pas voulue; la capture dans des conditions souvent dramatiques : armes désuètes, parfois sans. Parqués en plein air ou dans des casernes. La nourriture consistant en un quart d'eau chaude où nageaient quelques grains d'orge perlée et une boule de pain moisi par jour pour 40. Quelquefois plusieurs jours sans aliment. Par la suite, dans les kommandos, nous avions juste le nécessaire pour travailler (sauf quelques-uns dans les fermes). Nous étions des prisonniers de guerre, le seul amusement des grands auquel sont conviés les petits (5 ans pour la majorité d'entre nous); 5 ans à vieillir sans vivre. Donc peu de nourriture, très peu de correspondance. Le travail terminé : le camp, les gardiens, le mirador, les chiens et l'appel au dehors, par tous les temps et cependant nous n'étions pas des rebuts de la société.

« Oh! des promesses il y en avait : ils ont des droits sur nous, disait le chef du gouvernement de l'époque, à leur libération ils auront ceci, on leur donnera cela. Qu'avons-nous eu? les yeux à s'essuyer et le travail pour ceux qui le pouvaient. Il y a 37 ans de cela et maintenant, il faut en prendre son parti. C'est délibéré : il n'y a pas eu, il n'y a pas et il n'y aura pas d'argent pour nous. Je souhaite de tout cœur que l'avenir m'apporte un démenti.

« Savez-vous que le temps passé en captivité est décompté comme campagne simple! »

2) C.A.T.M. : « Emménés en A.F.N. sans bien savoir ce qu'ils allaient y faire ou plutôt si, se faire trouer la peau dans une guerre perdue d'avance (nos dirigeants du moment qui le savaient, considéraient cela comme un maintien de l'ordre). Rapatriés en métropole, qu'avez-vous eu? Rien ou si peu et en vous défendant, une carte de combattant. Et pour ceux de vous ayant été prisonniers, une captivité n'ayant rien à voir avec les droits communs de chez nous ».

3) « Les droits communs de 1974 à fin 82 »

« 1974, visite des prisons par le Président de la République, accompagné d'une dame dont je ne chercherai même pas à me rappeler le nom, puis poignées de mains aux détenus, dégustation de la nourriture et amélioration, sur un air d'accordéon... Réponse : revendications, escalade sur le toit des prisons, prises d'otages, saccage des lieux, etc., la mitrailleuse répond au piano à bretelles ».

1981 : « Suppression de la peine de mort et des quartiers de haute sécurité, puis il faut des loisirs : sport, cinéma, télévision, amélioration dans la correspondance, parloirs sans grille et il est prévu que ces gentils « truands et assassins de tout genre » pourront avoir des relations sexuelles avec leurs épouses et amies, le Ministre de la Justice l'a dit ».

« Pauvres P.G., pauvres C.A.T.M., pauvres C... que nous sommes, pourquoi un ministre ne s'occupe-t-il pas de nous? Et l'actuel Président qui lui aussi a été P.G... Alors? »

« Des primes ont été et sont encore actuellement versées aux étrangers retournant dans leur pays. But : réduire le chômage. Un sénateur a signalé il y a quelques années, une quinzaine de cas en Moselle où, après avoir perçu la prime, les intéressés se déplaçaient de quelques 50 ou 100 kilomètres. Ce parlementaire demandait au ministre de l'époque ce qu'il comptait faire ».

« J'estime qu'actuellement une prime de 10.000 F (un million d'anciens francs) devait être versée à chaque P.G. restant ou à leur veuve par année de captivité et la

même prime à nos camarades C.A.T.M. pour le temps passé en A.F.N. Il s'en gaspille bien d'autres avec des pays qui se moquent de nous ».

*

Je fais partie des pacifistes et non-violents. Après la guerre, dans ma maison actuelle, existait un vaste panneau sur lequel étaient exposées différentes armes. Bien qu'étant conservateur et collectionneur, j'ai brisé le tout, sans regret.

Depuis le Kommando 470 de Garrel, en juin 1940, j'ai fait le serment — ce n'est pas un serment d'ivrogne — car ces promesses sont toujours tenues. Tout syndical a été écarté de ma vie active; afin d'agir librement je ne me suis attaché à aucun parti politique, je ne suis même pas conseiller municipal de mon petit « bled ». INDEPENDANCE et LIBERTE... malgré tout, je savais que faire respecter, je n'avais besoin de personne.

Je possède la photo prise dans la petite cour de notre kommando; au centre du groupe notre interprète AUFFMAN (Alsacien) (qui a été incorporé par la suite dans l'armée allemande) tient une ardoise où apparaissent les mots : « Victimes de Daladier! ». Le « Taureau du Vaucluse » bien qu'étant signataire de la déclaration de guerre n'était pas le seul responsable, hélas!... il fallait bien une tête de « Turc »...

J'en reviens à notre ami FOURNIER. Avec franchise il développe un problème... presque insoluble. De par le monde, de plus en plus, on ne respecte pas la vie. Souvent ce sont des innocents qui paient. Celui qui porte atteinte à la vie d'un enfant, d'un vieillard, mériterait la peine capitale.

Dernièrement, dans mon quotidien, j'ai relevé un article qui concernait un pays où les libertés sont souvent bafouées. 8 bandits en état de récidive ont été immédiatement pendus! Entre cette extrémité et le laxisme de nos dirigeants il devrait y avoir un JUSTE milieu!

Paul DUCLOUX.
24593 X.B.

LE COCHON DE HEIDE

Heide, petite ville du Holstein, avait deux kommandos, le 583 et le camp 4.

Le camp 4 était industriel et franco-belge, comme beaucoup.

A l'usine les P.G. travaillaient de jour et de nuit, par roulement. Ils faisaient les 2/12.

L'Homme de Confiance y avait son bureau garni d'un « lit » et y tenait le stand de la Croix-Rouge avec ses précieux biscuits de soldat et ses conserves américaines répartis mensuellement entre les kommandos.

L'aumônier, délégué du XB Sandbostel (qui ne travaillait pas) et célébrait ses offices matinaux et dominicaux, dans une chapelle aménagée spécialement. De là, il rayonnait en vélo avec son inséparable ange gardien, dans les kommandos environnants en « Tournées pastorales ».

Fernand TOULET, basque de Bayonne, y était cuisinier et intendant à plein temps. Le patron fournissait le ravitaillement, et les repas se préparaient au kommando dans une cuisine fonctionnelle. La tambouille, faite avec ce qu'on lui donnait était peu variée : pommes de terre, rutabagas, chou, orge perlée, un peu de viande... mais si peu, quant à la matière grasse... elle était plutôt « knap ».

Ni lui, ni ses convives n'en étaient satisfaits.

Alors, un jour, un peu avant les fêtes, ils décidèrent, pour améliorer l'ordinaire, d'avoir recours au marché noir.

Logeant et travaillant dans l'usine, ils n'avaient guère de contacts avec l'extérieur ; la seule solution valable était de soudoyer un gardien. Ils n'étaient pas incorruptibles et lors des déballages des colis ils lorgnaient le chocolat avec envie, car ils étaient mariés et avaient des enfants.

Le cuisinier en choisit un, qui, étant cultivateur, fréquentait les bœufs. Il n'était plus tout jeune, père de famille, bête à souhait, et... Bavarois. On lui demanda donc, moyennant récompense, de dénicher un porc, ce qui avec le troc était réalisable.

Il trouva un paysan allemand, qui pour deux tablettes de chocolat GM, un paquet de thé canadien, une grosse boîte de « Nescafé » américain, accepta le marché, mais il fallait le prendre à la ferme, le fermier craignant la gestapo, ne pouvait le livrer, même mort, au kommando, et ce qui n'arrangeait pas les choses le Feldwebel du camp, bon nazi, ne badinait pas avec la discipline.

TOULET décida, avec la sentinelle, de profiter de la corvée de ravitaillement en patates, pour aller le chercher.

Ils sortirent donc un matin, le premier tirant une remorque à vélo remplie de sacs vides, l'autre suivant, le vieux « lebel » à la bretelle.

L'échange se fit à la porcherie ainsi que convenu.

Comme il n'était pas possible de le saigner sur place à cause des voisins, le cochon fut entravé, garrotté et muselé. Puis un chiffon enfoncé dans la gueule et glissé dans un sac, il prit le chemin de son destin.

Le retour s'effectua sans encombre.

En vue du camp ils s'arrêtèrent. La cour était entourée de toutes parts par de hautes murailles et seule une lourde porte en bois en permettait le franchissement. Pour y accéder avec le chargement, il n'y avait que l'entrée principale.

Le gardien, en précurseur, entrebaila un battant, glissa un œil vers la wadestube de l'adjutant et, tout paraissant calme, fit signe d'avancer.

C'est alors qu'à cet instant précis, l'animal qui depuis un moment se tortillait dangereusement, réussit à se débailonner et, sortant son groin par un trou du sac, hurla de détresse.

TOULET qui, à tout hasard s'était muni d'un manche de pioche, l'assomma prestement. Ensuite tout se passa très vite. Il franchit la porte au galop et se dirigea vers l'escalier d'une cave où tout était prêt pour le sacrifice, y bascula sa victime K.O. qui dégringola les marches jusqu'en bas. Là, d'un magistral coup de couteau il l'égorgea. Quand la pauvre bête sortit de son évanouissement... elle était morte !

Le Bavarois, revenu du Poste de Garde, voyant la remorque vide, le brancard en l'air, demanda tout ahuri : « Wo ist schwein ? Wo ist TOULETTE ? » Schwein ist tott und ich bin da, répondit Fernand d'en bas.

Notre habile basque, aidé par son « marmiton » belge, mit peu de temps, on s'en doute, pour découper le cochon, le saler et le planquer dans la cambuse. Transformé en cochonnailles il fit les délices des camarades pendant de longs jours. Jamais le kommando fuhrer n'eut vent de l'affaire « got mit uns ». Le wachman eut du chocolat pour ses enfants et des saucisses pour lui.

L'histoire ne dit pas si la partie postérieure du porc fut façonnée en jambon de Bayonne.

Cette anecdote, que j'avais entendue au 583, m'a été rappelée par le héros lui-même, au cours d'une réunion amicaliste récente. Je la publie avec sa permission. S'il y trouve quelques failles, qu'il veuille bien m'en excuser, le sens de la farce y est.

AYMONIN Jean.
27641 - X.B.

COURRIER DE L'AMICALE

Nous sommes en pleine période de vacances. Le Siège du 46 rue de Londres est déserté par nos amis P.G. Il est vrai que la canicule que nous subissons depuis début juillet n'incite guère à parcourir les rues de la capitale. Nos amis, tous, à part quelques rares exceptions, vont goûter à la campagne ou au bord de la mer un repos bien mérité. Votre courriériste, fidèle au poste, profite de ces absences, pour mettre son courrier à jour. Car il y a du retard dans la correspondance et quelques camarades doivent se demander si leurs lettres nous sont bien parvenues. Aussi nous prions nos correspondants de nous excuser de ne pas être plus rapide dans notre publication mais chacun sait « que tout vient à point à qui sait attendre ! »

C'est pourquoi nous prions notre ami R. KEPFER, d'Auxerre 89000, de nous excuser de publier dans ce Lien, le message qu'il nous a adressé fin mars 83 avec un joli supplément pour notre Caisse de Secours :

«...Les années commencent à peser, et si je ne suis pas le doyen, je pense être le vice-doyen ou quelque chose d'approchant. Mon bon souvenir à l'ami DESFORGES, Jojo LANDAIS dont je n'ai pas eu de nouvelles cette année, et à un certain huissier CHABRAT. Félicitations à toute l'équipe du Lien que je reçois régulièrement et lis avec toujours autant de plaisir ».

Merci pour la C.S. et les félicitations. Les années passent, les doyens (car ils sont nombreux à l'Amicale) sont toujours là. Quant aux vice-doyens alors, eux, on ne les compte plus ! Le privilège de l'âge !... Mais le principal c'est qu'ils soient tous en bonne santé... ce que nous leur souhaitons de tout cœur.

Un amical bonjour de notre ami J.-M. QUINTARD, 119, rue de Lille, 75007 Paris, Conseiller Général de la Vienne.

Un message de notre amis Mme René LACROIX, Frayssinhes, 46400 Saint-Céré :

« Mme René LACROIX remercie infiniment ce cher Robert EPLE qui lui a envoyé une belle carte de Bourbonne-les-Bains. Je remercie aussi Jean SICAUD et Maurice HUGUENIN qui eux aussi ont signé amicalement la carte. Je leur souhaite à tous une bonne santé ainsi qu'à tous les camarades de mon cher René, que je ne connais pas. Le Lot ce n'est pas si loin. Vous qui pouvez vous déplacer venez nous rendre visite. Mon frère AUDUBERT, maire depuis 1947, a encore rempli ! Qui dit mieux ? »

Notre ami GONDRIY Maurice, 22, Av. Cadéras, 93140 Bondy, nous signale qu'il a eu de gros ennuis de santé d'octobre à début janvier, et maintenant c'est au tour de sa femme qui doit subir deux opérations osseuses ce qui leur cause bien des soucis. Tous nos vœux de prompt rétablissement à nos deux amis.

Un message de notre amie Mme Roger GEVRAISE, 31, rue Casimir Julhiet 38420 Domène :

«...Je suis confuse de ne pouvoir vous envoyer davantage, mais j'ai tellement de bonnes œuvres, toutes dignes de l'intérêt que je leur porte ! Hélas, trois fois hélas, il y a tant de misère dans le monde... »

« Merci pour la ponctualité de votre Lien qui permet à mon mari de se tenir en contact avec cette grande famille que forment les P.G. »

« Avec le bon souvenir de mon mari qui vient d'être opéré, et se trouve en clinique, il va ressortir ce soir, Dieu merci, rien de grave, un poignet cassé, suite à notre accident d'auto datant du 25 février, (nous en sommes sortis vivants, c'est un miracle) notre voiture était une épave. Je suis une grande bavarde, j'en fais amende honorable. Avec tous mes vœux pour que Le Lien vive. Amitiés à tous ».

C'est toujours avec plaisir que nous recevons de tels messages. Ne faites pas amende honorable, chère amie, c'est nous qui vous remercions de toute votre sympathie envers notre Amicale et vous adressons tous nos meilleurs vœux de bonne santé pour votre mari, notre camarade Roger GEVRAISE en vous priant très sincèrement de ne pas recommencer votre expérience automobile... car les miracles ne se renouvellent jamais. Avec toute notre amitié.

Notre ami ARNOULD Léon, 10, rue du Faing des Aulnéas, Saint-Ame, 88120, Vagney, a été hospitalisé pour la sixième fois en un an. On lui a enlevé la vessie. Nous souhaitons à notre ami une meilleure santé en espérant une guérison dans les meilleurs délais. Avec toute notre amitié.

Notre ami GAJEAN Marcel, 4, rue du Maréchal Leclerc, 90130 Montreux-Château, envoie toutes ses amitiés à l'ami Charles BRANDT ainsi qu'aux anciens de Balingen.

Notre ami BERTHOU Bernard, Lamblot, 28340 La Ferté-Vidame, est toujours heureux de lire Le Lien et adresse à tous les gefangs, ses plus sincères amitiés et ses meilleurs vœux de bonne santé.

Notre ami Gilbert DELAHAYE, 17, Av. Maréchal Foch, 76390 Aumale, adresse à tous les membres de notre association, si dévoués pour notre cause, ses meilleurs sentiments d'amitié... et le journal est toujours attendu avec impatience.

Notre ami Benoît DUNAND, 6, Allée des Roses, 69310 Pierre-Bénite, nous prie d'insérer le communiqué suivant :

« Rhône - Rencontre pèlerinage à N.-D. de Fourvière. »

« Cette année, en raison du Rassemblement du Puy en septembre, notre rencontre à Fourvière aura lieu le samedi 15 octobre à 14 h 30, suivie d'une messe concélébrée à 15 heures par des prêtres A.C.P.G. pour nos camarades défunts et pour la Paix. Les veuves y sont particulièrement invitées. La chorale Cécilia animera cette rencontre. »

Tous nos meilleurs vœux de succès pour ce Rassemblement-Pèlerinage.

Merci à notre ami Henri FISSE, Allée du Dr Abadie, 33710 Bourg-sur-Gironde, pour l'envoi de son tableau « Le Toréador » au profit de notre C.S. Non content de posséder un joli brin de plume, notre ami Henri a, en outre, un beau talent de peintre. A son envoi était

jointe une lettre dont nous vous donnons quelques extraits :

«...Veuillez trouver, par pli recommandé, un de mes tableaux (sans aucune prétention) mais dans le seul but de renforcer les lots du prochain tirage des numéros des bons de soutien. »

« Félicitations particulières à tous les responsables du journal qui font que chaque exemplaire devient plus captivant — car, avec son âge, il porte bien son titre ». »

Nous sommes heureux que nos pairs apprécient notre travail. C'est notre plus grande récompense.

Une carte de nos amis Juliette et Maurice SICOT, 5, Av. Claude Faugier, 07000 Reims, qui profitent de leur retraite pour venir se dorer au bord de la mer au Grau-du-Roi, dans le Gard pour préciser. Merci de leur belle carte.

Notre ami Lucien VIALARD, le mentor des Anciens d'Ul'm, n'oublie pas les amis ; une belle carte de Nice « La Côte de l'Estérel » vient réveiller de doux souvenirs. Merci Lulu.

En visite à Balingen nos amis Rosa et Pierre JANNESSON, accompagnés de Bertha CLAUDEL (veuve de notre regretté camarade Gilbert CLAUDEL dit « Le Légionnaire » bien connu des anciens de Balingen) envoient à tous et à toutes l'expression de leur meilleur souvenir et tout particulièrement aux anciens camarades de misère de Balingen.

Une carte de notre ami l'Abbé Jacques BRION en promenade en Allemagne :

« Après un séjour à Tuttingen — séjour à la fois touristique et « du souvenir » —, mon frère — ex-K.G. du XIII A — et moi, sommes arrivés à Furth, où nous avons été aussi chaleureusement accueillis (34° à l'ombre). Nuremberg que nous avons visité hier est une vieille ville admirablement restaurée après les destructions de la guerre. La présence des troupes américaines y est moins discrète que celle des français dans la Schwarzwald... Ce n'est déjà pas très facile de se familiariser avec le Schwabisch, mais le bavarois ! « Unsa Fadd is fai schai » traduisons : « Unser Furth ist eine schone Stadt ! » Il faut le faire ! Amitiés à tous les camarades ».

Merci Jacques de ta belle carte et au plaisir de te rencontrer un premier jeudi à Opéra-Provence. Amitiés de nous tous.

Notre ami Célestin CROZAS, 7, Première Impasse des Alouettes, 36300 Le Blanc, de passage au siège a laissé un message d'amitiés et de bon souvenir pour les anciens des 517 et 528 à Lavenburg en Elbe.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Roger LAVIER et Mme remercient l'ami POINCHEVAL de sa lettre et des cartes incorporées ; lettre qu'il termine ainsi, je le cite : « Notre journal est toujours attendu et lu avec profit, heureusement qu'une équipe solide est là. Soyez-en tous remerciés par les provinciaux que nous sommes. Chers amis soyez assurés de toute ma fidèle amitié. A. POINCHEVAL ».

Notre ami BOURDE Ernest, Résidence n° 55, Les Petites Landes, Léhon 22100 Dinan est content de lire Le Lien et d'avoir des nouvelles des anciens VB-X ABC et félicite les membres du Bureau pour leur dévouement à la cause P.G.

Nos amis Marcel WEIL et Mme, 1, rue Oberlin 67000 Strasbourg nous envoient leur meilleur souvenir et regrettent beaucoup de n'avoir pu assister à l'Assemblée Générale 1983 pour des raisons familiales (deuils dans la famille). Marcel nous donne des nouvelles de notre ami GEISSMANN, frappé de paralysie partielle, mais cela va un peu mieux ; il nous annonce le décès de notre camarade Joseph SALOMON, ancien VB. Le Bureau de l'Amicale et ses nombreux amis du Waldho adressent à leur sympathique ami Marcel WEIL et à Mme WEIL, son épouse, toutes leurs condoléances attristées dans les différents deuils qui ont frappé leur famille durant le deuxième semestre 1982. Avec notre bon souvenir à tous les deux.

Depuis que notre ami Roger HADJADJ a quitté les brumes parisiennes pour les clairs horizons du Dauphiné, c'est fou ce que le tourisme a progressé dans cette région et Montalieu n'a jamais vu autant de monde devant sa Cascade de Charette. Aussi l'ami Roger a-t-il transformé sa belle résidence en Maison Familiale pour anciens P.G. ! Ça ne désemplit pas !... Témoins cette carte collective reçue en juin et étalée sur avril et mai :

« Du 12 au 17 avril : En visite chez notre ami Roger, nous apprécions son accueil combien chaleureux »

Suite page 6.

Courrier de l'Amicale

(suite)

et son beau pays, surtout maintenant que le soleil semble vouloir se mettre de la partie. Meilleures amitiés : E. GOMMIER et Mme.

« Du 9 au 16 mai : Nous reprenons la relève, Mme SERAY et moi, chez notre ami de 38 ans. Montalieu, étape merveilleuse, réception plus que sympathique, ceux qui sont passés chez lui ne me contrediront pas. Nos amitiés à tous : J. SERAY et Mme.

« 21 mai : Et voici les « Canadiens errants » de passage chez notre ami Roger pour la relève, sans le soleil mais avec l'accueil et le sourire bien chaleureux toujours là. Amitiés à tous et à bientôt de vous rencontrer à Paris. Amitiés à tout le personnel de l'Amicale de la part du Canada. Simone et Marcel ».

Enfin l'amphitryon de Montalieu a trouvé un coin de cette page touristique pour y ajouter : « Bons baisers à tous. Roger ». Et comme dans la Bible... il s'est reposé le septième jour ! Avec le bon souvenir de ses anciens condisciples du Bureau de l'Amicale, avec les bonnes amitiés du courriériste et de son épouse. Au plaisir de te voir à Paris, Roger.

De passage à Paris, le Père Irénée REMAUD, Mission Catholique, B.P. 170, Abengourou R.C.I., a remis un message pour les Amis du XABC :

« De passage à Paris, j'ai voulu vous saluer et faire connaissance avec les responsables.

« J'ai été sur les lieux de ma captivité à Leer. C'était la première fois depuis 40 ans. Un pèlerinage sur la tombe d'une personne que j'avais bien connue au temps de la captivité.

« J'aurais été content de parler avec vous et de connaître vos visages. Hélas ce sera pour une autre fois. Avec mon amitié.

« P.S. : Jusqu'à mon départ en C.I. je serai : Presbytère 40310 Parleboscq ».

Nous avons bien regretté de manquer cette rencontre. La permanence n'est tenue que le mardi et le jeudi (surtout le jeudi). Toutes nos amitiés à notre ami.

Incroyable mais... vrai ! Tel est le message que nous adresse notre ami Marcel MINEUR, Directeur d'école en retraite, 33 bis, rue de Créqui, 80110 Mireuil : « Dans le n° 385 d'avril 1983, vous avez fait paraître mon avis de recherche concernant divers A.P.G. que j'avais connus au cours de ma captivité.

« Dans ce même numéro j'y ai lu un nom : PASSET Lucien et son adresse.

« Je n'avais pas oublié ce nom. C'était celui de l'homme de confiance de ce petit kommando de culture dont je faisais mention dans mon appel. Je savais qu'il était agriculteur dans l'Aisne, sans plus. En possession de son adresse je me suis mis en rapport avec lui et comme seulement 80 kms nous séparent, nous nous sommes rapidement revus. Lui a pu me donner la seule adresse qu'il possède : CORDIER René à Delle (90). Etant allé, le mois dernier, voir mon fils qui habite Belfort, j'ai pu sans peine aller à Delle voir CORDIER à qui j'avais préalablement téléphoné. Mais ce n'est pas tout. Par lui, j'apprenais que pas loin, à Pont-de-Roide (25) demeure le gai luron ARNOUX Joseph, dit SEPPY.

« Le lendemain, en route pour Pont-de-Roide où je trouve mon compagnon.

« Le pauvre, après m'avoir reconnu, sa joie éclate ; il n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles. Après tant d'années comment ai-je pu le découvrir ? Je le lui explique et les souvenirs en masse affluent. « Incroyable... mais vrai ».

« Et cela grâce à qui ? A notre seul trait d'union : Le Lien, à qui je dis merci. Amicalement vôtre ».

Cette lettre se passe de commentaire. Mais quand même merci à notre ami MINEUR de nous avoir si lumineusement démontré que notre petit Lien est bien l'instrument indispensable pour favoriser les retrouvailles des anciens P.G.

Notre ami MARTIN Pierre, 283, Av. Félix Geneslan, 72100 Le Mans a qui nous souhaitons la bienvenue parmi nous, aimerait retrouver des camarades de captivité. C'est dans cette attente qu'il adresse à tous son amical souvenir.

Notre ami Emile STEVENET, 4, Bd François Albert, 86000 Poitiers, n'a pu assister à notre A.G. par suite d'une mauvaise grippe, mais il se rattrapera en 1984. L'ami Emile ainsi que sa charmante épouse adressent un amical souvenir à tous, sans oublier le camarade Henri PERRON et sa famille (Merci Emile, H.P.). Tous les anciens du Waldho t'adressent leurs bonnes amitiés et pour toi et ta famille leurs vœux de bonne santé.

CARNET BLANC

Notre sympathique et néanmoins distingué collaborateur Virgile PION et Mme, 185, Impasse du Calme, 83700 Saint-Raphaël ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Brigitte avec M. Patrick TOURNAY.

La cérémonie s'est déroulée à Fréjus, le samedi 3 septembre 1983.

Le Bureau de l'Amicale et la rédaction du Lien adressent toutes leurs félicitations aux heureux parents et leurs meilleurs vœux de félicité complète aux jeunes époux.

Quant au responsable du Lien ainsi que son épouse qui ont fait de joyeux séjours dans la charmante villa du 185 Impasse du Calme, ils adressent à leur jeune amie Brigitte, avec leur bon souvenir, leurs meilleurs vœux de bonheur et, avec leurs amis Virgile et Marie-Thérèse, le 3 septembre, ils trinqueront (par la pensée, hélas), au grand succès de cette journée nuptiale. Bonheur et joie à tous.

Nos amis Eugène NEVEU et Mme, 120, rue Lesieur, 76600 Le Havre, sont heureux de nous faire part du mariage de Sylviane et Jean-Philippe qui s'est déroulé, le samedi 6 août au Havre.

A nos fidèles amis NEVEU, qui manquent rarement une manifestation de l'Amicale, nous adressons nos sincères félicitations et adressons aux jeunes époux tous nos meilleurs vœux de bonheur.

CARNET NOIR

Une lettre de Mme L. GIRON, 122, Cité Juncasse, 77, rue Louis Plana 31500 Toulouse :

« ...Voilà encore un de vos compagnons d'armes qui vient de disparaître à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Il n'avait que 69 ans et c'est un mari qui manquera à ses amis comme il me manque déjà. Son décès date du dimanche matin, le 26 courant (Juin 1983) ».

Concernant le décès douloureux de notre grand ami Christian GIRON, notre ami Jean LAURENT, 36, Impasse Testanier, Villa Jeanne d'Arc, 83600 Fréjus, nous écrit : « ...Je viens d'apprendre le décès de Christian GIRON notre ami commun du Waldho, ancien de la troupe théâtrale du Stalag et spécialisé dans les rôles féminins.

Nous étions en relations depuis 1954 et il était même venu me voir à Fréjus il y a 2 ans. Il a beaucoup souffert, avant de mourir, d'un cancer de la moelle épinière (maladie de Kähler), le 26 juin, chez lui, Cité la Juncasse à Toulouse... »

Ces deux lettres m'ont profondément affligé. J'ai connu Christian au début de ma captivité, en 1940, au Waldho où il avait été affecté à la Dentisterie sous

On nous écrit

Ce texte pour Le Lien m'a été adressé par Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, que je remercie. J. T.

« Une revue qui ne porte pas encore de nom définitif, publiée dans un numéro 0 avant lancement, la lettre d'un prêtre à l'écoute de l'épouse d'un ancien prisonnier de guerre. Je te l'adresse, elle pourrait servir pour alimenter la rubrique ouverte dans Le Lien, il y a quelques années, concernant les femmes de prisonniers pendant la guerre.

Ce texte m'a été remis par l'épouse d'un médecin, qui demande à conserver l'anonymat. Me sachant ancien P.G. elle a pensé à moi, car pour sa part, elle avait trouvé cet article très bon.

Le récit rapporté est particulièrement riche des égards d'une femme envers son mari prisonnier et mérite d'être mis en valeur, outre la révélation des roubles utilisées entre les prisonniers et leurs familles. Les commentaires du prêtre ayant reçu ces confidences sont, à mon avis, également à retenir ».

Une vitamine d'espérance

Ma voisine Agnès dont le visage rayonne soixante-seize ans de bonté m'a donné hier l'un des ces cakes aux fruits confits dont elle a le secret. Comme je lui en vantais la saveur avec gourmandise, car ce n'est pas le premier dont elle me régale, elle m'a dit :

« Vous savez, j'en fais depuis 1941. Mon mari était prisonnier en Allemagne. On ne pouvait pas écrire beaucoup : on avait droit à vingt et une lignes, il n'y avait pas de quoi dire grand-chose. Alors, j'ai appris à faire les cakes... pour pouvoir y cacher un tube d'aspirine avec une lettre dedans. Mais il fallait qu'on ne puisse rien voir. J'enfonçais le tube dans la pâte avant de mettre au four. Ah ! ce n'était pas commode, parce que le tube remontait pendant la cuisson. Il fallait l'enfoncer de nouveau... »

— Votre mari a dû être content quand il a trouvé cette aspirine !

— Vous pensez... et il m'a répondu : « la prochaine fois que tu me feras un cake, parfume-le dans un coin ». J'ai compris : les Allemands ouvraient des colis et coupaient les gâteaux au milieu pour vérifier qu'il n'y ait rien dedans. Alors, je parfumais en coin. On n'avait pas grand chose, je me privais, vous savez, je mettais de la saccharine dans mon café et je gardais le sucre pour mon mari ».

Je voyais le cake dans le baraquement des prisonniers, les regards des hommes posés sur la croûte dorée, le couteau que le mari — Jacques — introduisait avec précaution à la recherche de la lettre. Soudain la maison était là, le visage d'Agnès et sa douceur attentive. Il allait pouvoir lire et relire, chaque mot serait une vitamine d'espérance. Le cake alors était partagé, après le silence, profond comme celui de la messe quand le pain de Dieu est posé dans les mains.

Depuis hier, je n'arrête pas de penser au cake « parfumé » dans un coin, à Agnès et à Jacques, aux camarades du stalag. Sommet de vie, d'émotion, d'amour. Et une pensée bizarre m'a visité, à savoir s'il n'y a pas dans notre vie des moments où nous parvient une lettre cachée plus essentielle que toute nourriture ? Quand nous ouvrons le tube d'aspirine, la vie est soudain transfigurée, plus rien ne nous entrave, nous pourrions créer le monde. Et si Dieu, quelque part, se privait, comme Agnès, pour préparer des colis et y glisser des messages discrets ?

Gérard BESSIERE.

l'égide de notre brave « mère Weil ». Tous les jours nous avions jeté les bases d'un groupe artistique qui devait s'avérer, par la suite, un des meilleurs du Stalag. Fin 1941, il nous quitta pour la troupe officielle du Stalag où avec Yves DAUREL, Loulou DAVID, il forma un très joli trio de stars. Son grand ami René BONNAULT lui aussi travaillant à la Dentisterie m'écrivait le 10 avril 83 : « ...J'ai écrit à l'ami GIRON, aux environs du 10 janvier et je n'ai pas eu de réponse. Je pense pourtant que son état continue à s'améliorer... » Hélas ! C'était le contraire... Nous pleurons un ami remarquable, sensible, dévoué. Ses compagnons de captivité ne l'oublieront pas. Adieu Christian. Maintenant que les souffrances sont effacées, dors en paix !

A Mme GIRON, à sa famille, le Comité Directeur présente ses sincères condoléances.

Encore une triste nouvelle dans le courrier des vacances. Notre ami Marcel HOUZELOT est décédé le 8 juillet 1983, à Saint-Raphaël, 10, Av. des Anémones, 83700. J'avais fait la connaissance de nos amis HOUZELOT lors d'un de mes séjours à Saint-Raphaël. J'étais recommandé par notre ami commun René LABORIE. Depuis, lorsque j'allais sur la Côte je lui téléphonais ou l'ami René me donnait des nouvelles, qui ces derniers temps n'étaient pas brillantes... Nous ne devions plus nous revoir...

A Mme Marcel HOUZELOT, à ses enfants, à toute la famille, nous présentons nos condoléances attristées.

Mme Renée BERNARD, Quartier du Château d'Étampes, Beaumont-Montoux, 26600 Tain-L'Hermitage, ses enfants et petits-enfants font part du décès de notre camarade BERNARD Joannès, âgé de 69 ans. Les obsèques ont eu lieu le 21 juin 1983. Celui que nous appelions KIKI est décédé après une longue maladie de 2 ans. Paix à son âme !

A Mme BERNARD et à toute sa famille, le Comité Directeur de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Incroyable, mais vrai

Devant effectuer le dépôt de titre, des différences de « Lien » de nos amicales, au service de Presse du Parquet, le responsable de ce service m'avait indiqué qu'il fallait faire ces déclarations en plusieurs exemplaires dont un sur papier timbré à 18 F.

Après avoir cherché vainement dans les bureaux de tabac les feuilles en question, puis dans une perception, l'un des employés me conseilla de m'adresser à la recette des impôts à l'hôtel du même nom.

Ceci se passait dans la première quinzaine de janvier.

Le 18, je me pointe donc au bureau de la recette entre 16 et 17 heures, trop tard, le service ferme à 15 h 30 me dit-on.

Le 19, je reviens à 15 h 20, trop tard, on entre au bureau que jusqu'à 15 h 15 (sans doute de façon à en sortir à 15 h 30) ?

Le 20, j'y retourne (troisième fois) avant midi, où je suis entré, derrière un comptoir deux employés, travaillant sur d'immenses feuilles de registre, l'autre n'ayant pas l'air occupé je m'adresse à lui :

— Bonjour Monsieur, je voudrais quinze feuilles de papier timbré à 18 F.

— Cela n'existe pas.

— ?... Pourtant le Parquet me demande ces feuilles pour des déclarations.

— Peut-être, mais depuis le 15 janvier le prix du papier timbré est à 22 F.

— Ah bon, c'est augmenté (l'augmentation est de plus de 20 %, je constate que le Trésor ne suit pas les recommandations du gouvernement pour la modération d'augmentation des prix) tant pis pour nous, donnez-moi quinze feuilles à 22 F.

— Nous n'en avons pas, Monsieur.

— Alors que dois-je faire ?

La détresse passe dans les yeux de mon interlocuteur, il part dans un petit bureau voisin, celui du chef celui-ci arrive, en bras de chemise, je devine là le chef qui va régler le problème par une décision sans appel.

— Monsieur, me dit-il, vous n'avez plus besoin de papier timbré, une simple feuille de papier blanc fera l'affaire et vous collerez en haut et à gauche les timbres fiscaux au tarif actuel de 22 F, d'ailleurs nous vendons tellement peu de feuilles de papier timbré que nous n'en demandons plus à notre service distributeur.

Je me retourne donc vers le subordonné dont le regard est mouillé d'admiration devant l'intervention du chef qui a réglé (qu'il croit !) le problème en trente secondes.

— Alors, dis-je, donnez-moi quinze timbres à 20 F et quinze à 2 F.

Mon zèbre repart dans le bureau... et revient avec mine déconfite :

— Monsieur, je regrette mais nous n'avons pas de papier timbré à 2 F.

— Qu'à cela ne tienne donnez-moi quinze timbres à 20 F et trente à 1 F.

Il repart.

A son retour son visage est défilé :

— Nous n'avons plus que des timbres à 0,50 F.

— Bon tant pis, j'en collerai quatre, je commence à élever le ton, je sens que je le domine.

Il repart à nouveau, quand il se repointe c'est pour me dire :

— ... Nous n'avons plus que cinq timbres à 20 F...

Le malheureux, je devine qu'il va craquer, alors j'éclate, pas de colère, mais de rire, car brusquement me revient à l'esprit l'histoire des croissants et du café du regretté Fernand Reynaud.

Dans la rue je me marre encore, serrant précieusement mes cinq timbres à 20 F et vingt à 0,50 F. Je croyez-moi une histoire comme celle-là ça ne s'invente pas... incroyable, je vous dit, et pourtant vrai.

G. ROCHEREAU.

Et la lumière fut

Ce kommando disposait d'un grand privilège : du matin au soir il avait droit à la propagande allemande entrecoupée de musique, diffusée par des baffles qui avaient été installées de manière qu'aucun prisonnier ne puisse y échapper.

C'était d'autant plus « agréable » que la plupart d'entre nous ne comprenait guère l'allemand et avait d'autres préoccupations que d'écouter leurs c... qui duraient souvent au-delà de 22 heures ! Mais que faire ? Nos réclamations se heurtaient à un mur ! La seule petite satisfaction que nous obtinrent, et cela après bien des palabres, fut qu'après 21 heures le son soit un peu baissé afin de permettre aux gracieux travailleurs du III^e Reich de récupérer un peu leurs forces ! Au bout de quelque temps, l'habitude aidant, on ne fit plus guère attention à ce ronronnement continu.

Pour entrer dans le kdo il fallait d'abord passer devant la porte des gardiens, traverser une pièce contenant quelques robinets (le « cabinet de toilette ») pour trouver une immense salle avec de chaque côté des lits superposés sur trois hauteurs, et au centre, d'épaisses planches posées sur des tréteaux et entourées de bancs, ce qui permettait à la centaine de prisonniers de pouvoir déguster leurs succulents repas en toute quiétude, sans avoir un long chemin à parcourir pour retrouver leurs couchettes.

Plus loin, au fond, une autre pièce, mais bien plus petite celle-là ; elle était réservée aux prisonniers gradés et contenait une vingtaine de lits non superposés. Parmi ceux qui y couchaient beaucoup auraient aimé lire un brin avant de s'endormir, mais l'extinction des feux avait lieu à 21 heures !...

Parmi nos compagnons, il y en avait un qui, dans le civil, était électricien. Conseil lui fut demandé... « La seule possibilité, nous dit-il, est de brancher directement l'arrivée du courant sur le fil conducteur qui se trouve à l'extérieur ». Aussitôt dit, aussitôt fait, et afin qu'aucun commutateur ne fût visible, il camoufla l'installation derrière un paquetage au-dessus d'un lit et y fixa une ficelle qu'il suffisait de tirer pour donner de la lumière.

C'est ainsi qu'il fut possible à certains d'entre nous de satisfaire leur besoin de lecture jusqu'à une heure avancée de la nuit. Quel risque y avait-il ? La lucarne qui servait de fenêtre était bien camouflée et si contre-visite il y avait, pour la faire les gardiens étaient contraints de donner de la lumière avant de pénétrer dans le kdo.

Cela dura des mois jusqu'à une soirée où un gardien, plus retors que les autres, décida de faire un tour dans nos chambrées à l'aide... d'une lampe électrique !... et je vous laisse deviner le flot d'injures qui s'ensuivit !

Il se mit en quête de l'interrupteur qui permettait d'allumer ou d'éteindre l'électricité mais ses recherches furent vaines et, à bout d'arguments, il s'adressa à l'homme de confiance en lui intimant l'ordre d'éteindre la lumière devant lui.

Ce dernier, sans perdre son sang froid, eut une idée « lumineuse » !

— Comment voulez-vous qu'on éteigne puisque la lumière est commandée de votre bureau ?

— Mais tout est éteint chez nous, hurla-t-il, je l'ai vérifié avant de pénétrer ici !

— C'est inexact répondit l'interprète, la preuve est que votre poste marche toujours, écoutez... Et comme votre prédécesseur avait branché votre radio sur la lumière, tant que vous l'écoutez, nous, nous ne pouvons dormir. Non seulement nous sommes obligés de supporter votre blablabla auquel la majorité d'entre nous ne comprend pas un mot, mais encore vous nous obligez à faire des efforts pour nous endormir avec la lumière dans les yeux ou à nous contraindre à lire jusqu'au moment où vous éteignez votre poste...

Tout penand, il s'en alla éteindre sa radio et, heureusement pour nous, il fut muté quelque temps après, ce qui nous permit de reprendre nos lectures avant de nous endormir.

Cette histoire peut vous paraître invraisemblable, elle est pourtant on ne peut plus réelle.

Robert VERBA.

Hommage aux prisonniers de guerre 1914-1918 (suite et fin)

On les enferme tous les deux, chacun seul dans sa cellule.

Ce n'est pas une vraie prison : le camp, levé de terre depuis peu est très rudimentaire ; la prison, en particulier, est un bâtiment isolé, construit en bois, comprenant cinq ou six cellules, séparées par de doubles cloisons de planches, ouvrant de chaque côté d'un étroit couloir. Pas de gardiens : les grosses serrures et les énormes verrous qui ferment les portes des cellules et la grande porte extérieure en tiennent lieu. Le sol est de terre battue, et c'est là leur couche, avec comme toute « literie », un oreiller en bois. Un broc d'eau, une cuvette, un seau complètent le « mobilier ». Le tout est éclairé par un petit vasistas découpé au plus haut du mur, juste sous le plafond.

On leur a pris naturellement leurs ballots, et tout ce qu'on a trouvé sur eux en les fouillant : plus de stylo pour Jacques, plus de papier pour écrire ! C'est pire que de lui ôter son pain quotidien...

Pendant trois ou quatre jours, on vient à tout moment extraire de là les deux nouveaux prisonniers, pour d'interminables interrogatoires au bureau du lieutenant. A coups de « colères terribles », et de menaces de les faire fusiller, il voudrait leur faire avouer qu'ils ont été aidés à sortir du camp, et par qui. Or, Jacques a toujours nié — en fait sans mentir puisque c'est du lieu de la corvée qu'ils sont partis... Et tous les deux répètent obstinément la seule explication qu'ils avaient convenu de donner : ils sont sortis du camp à un endroit où les fils barbelés — sa seule clôture — étaient distendus.

Scène dans la cellule :

Au plein milieu de la nuit, après le quatrième jour, Jacques est brusquement réveillé par le bruit des verrous de la grande porte, qui s'ouvre avec fracas... Il se dresse, effrayé... Piétinement de lourdes bottes dans le couloir... « Ils sont plusieurs, qu'est-ce que ça veut dire ? »... C'est sa porte qu'on déverrouille ensuite... Le lieutenant apparaît escorté d'une sentinelle, un falot à la main. Quatre soldats entrent à sa suite, le fusil au bras, baïonnette au canon !...

Le Lt : — Habillez-vous.

Moi : — Mon Lieutenant !

Le Lt : — (crise de colère terrible).

Moi : — Mon Lieutenant, vous n'allez pas nous faire fusiller ?

Le Lt : — (Regard et imperceptible sourire à la sentinelle). Et pourquoi pas ? Pourquoi vous êtes-vous mis dans le cas d'être fusillé ?

Moi : — Je suis soldat.

(Ici, Jacques arrache précipitamment de la poche intérieure de sa veste une photo de Jacqueline et de sa maman, et la serre contre sa poitrine. Le lieutenant a eu le temps de l'apercevoir) :

Le Lt : — Vous êtes marié ? C'est votre femme et votre enfant ?

Moi : — Oui.

Le Lt : — Vous voulez combattre pour votre patrie et vous avez peur d'être fusillé ?

Moi : — Tout le monde a peur de la mort.

Sur un signe du lieutenant, les quatre hommes encadrent le prisonnier. Il a enfilé sa capote, et tous partent en silence dans la nuit noire, éclairés par le seul falot de la sentinelle qui les précède. Jacques est tendu vers Dieu de toute son âme... Il ne demande rien... Il ne sent rien... Il attend ce qui va suivre avec une sorte d'étrange curiosité comme détaché de lui-même, comme si c'était quelqu'un d'autre qu'il regarde s'avancer vers la mort...

La troupe traverse tout le camp... Ils arrivent à la clôture des barbelés... « C'est bien ça ! C'est toujours à la limite des camps qu'on fusille les condamnés... » Le lieutenant le regarde bien droit, comme pour jurer encore un instant de sa terreur... Mais il lui semble plutôt insensible que terrorisé... Alors, il cesse le jeu :

— Maintenant voulez-vous me montrer l'endroit où vous dites que les barbelés distendus vous ont permis de passer !...

Jacques tout à coup enveloppé comme d'un grand nuage blanc, se met à marcher au hasard le long de la clôture, suivi par la sentinelle et l'officier... Il tâte de temps en temps les fils enchevêtrés. Il marche, marche, comme dans un rêve... un bon rêve ou un cauchemar ?... Et tout à coup, c'est le miracle !... Les fils de fer sont en effet légèrement relâchés... Pas beaucoup ! mais le lieutenant qui tâte, tire, mesure est obligé de constater que, les deux prisonniers étaient aussi maigre l'un que l'autre, chacun tirant successivement de toutes ses forces pour tenir le passage ouvert à l'autre, ils ont pu réellement passer tous les deux.

Scène dans le camp : le lendemain.

(Après les constatations).

Le Lt : — Eh bien ! maintenant, qu'est-ce que je vais faire de vous ? Vous vous êtes mis dans le cas d'être fusillés, car en somme vous vouliez encore nous combattre.

Moi : — Nous ne voulions pas exactement vous combattre, mais surtout défendre notre patrie.

Le Lt : — Mais alors il ne fallait pas vous laisser faire prisonniers.

Moi : — Mon lieutenant, c'est justement pour ma part ce que je ne pouvais arriver à me pardonner. Je me disais : voilà, j'ai combattu juste un jour pour ma patrie, et tout de suite je me suis laissé emmener en captivité.

Suite page 8.

MOTS CROISÉS

N° 389 par Robert VERBA.

1	2	3	4	5	6	7	8	9

HORIZONTALEMENT :
 1. Compagnons de captivité. — 2. Rendra la forme d'un œuf. — 3. Ancienne mesure romaine - Fleuve d'Afrique. — 4. Sans éclat, terne. - Apprécié. — 5. Différer. — 6. Manche. Se rendra. — 7. Relatif aux sutures. — 8. Epoques. - Moitié d'itou. — 9. Isolées.

VERTICALEMENT :
 1. Guindée, affectée. — 2. Pilotes. — 3. Valises réduites. — 4. Billet simple. - Affaibli. — 5. Moins que rien avec le sourire. - Communauté russe du temps des tsars. — 6. Champion. - Rouge éclatant. — 7. L'abricot l'est pour l'avalier. — 8. Hériter sans queue ni tête. — 9. Donnera du goût. - Le premier.

Solution des mots croisés n° 388

HORIZONTALEMENT :
 1. Parapluie. — 2. Acariâtre. — 3. Rôtis. — 4. Equations. — 5. Sur. - Emu. — 6. Sien. - Item. — 7. Ans. - Strie. — 8. Né. - Otée. — 9. Testèrent.

VERTICALEMENT :
 1. Parassant. — 2. Acoquinée. — 3. Raturés. — 4. Aria. - O.T. — 5. Piste. - Ste. — 6. La. - Imiter. — 7. Ut. - Outrée. — 8. Iran. - Ei. — 9. Ee. - Sèment.

Une disparition insolite

Le hasard fait parfois des choses extraordinaires ! Un dimanche matin, à une réunion d'Anciens Combattants, trois anciens Kgf du même kommando en Allemagne se retrouvèrent après une quarantaine d'années et se reconnaurent...

Imaginez leur joie. Et les innombrables souvenirs à évoquer... D'un commun accord ils décidèrent de passer une partie de la journée ensemble, et, après avoir téléphoné chez eux pour que l'on ne s'inquiète pas de leur absence, ils se mirent à la recherche d'un petit bistrot tranquille et pas trop onéreux.

Une fois installés à table c'est à peine s'ils se rendirent compte de ce qu'on leur servit et c'était à qui raconterait l'anecdote la plus marquante dans sa vie de Kgf. Les éclats de rire fusaient et c'est avec sympathie que le patron du bistrot essayait de saisir quelques mots car lui-même ancien combattant prisonnier.

Mais tout a une fin et c'est avec regret qu'ils s'aperçurent que l'heure tournait et qu'il était temps de se séparer, avec promesse de se revoir très bientôt.

Chacun voulut payer la note mais ils n'arrivèrent pas à se mettre d'accord et finirent par décider de la partager en trois.

Le garçon apporta donc l'addition qui se montait à 150 francs service compris. Ils donnèrent donc 50 F chacun.

Le patron de l'établissement, ému par cette camaraderie qui lui rappelait également des souvenirs, décida de ne leur compter que 100 francs et dit au serveur de leur rendre 50 francs. Ce dernier, perplexe pour partager la somme en trois, décida de garder 20 francs pour lui et remis à chacun 10 francs, ce qui leur faisait un repas pour 40 francs.

$$3 \text{ fois } 40 \text{ francs} = 120 \text{ F} \\ + 20 \text{ F que le garçon a gardé} \\ \text{Total : } 140 \text{ F}$$

Ils avaient d'abord payé 150 francs. Mais où sont donc passés les 10 francs de différence ?

A vous mes chers amis de les retrouver.

Robert VERBA.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Hommage aux Prisonniers de Guerre 1914-1918 (suite)

Le Lt : — Enfin vous avez risqué la peine de mort.
Moi : — Mon Lieutenant, quand on veut arriver à quelque chose, il faut risquer aussi quelque chose.

Sur le rapport :

«...ils prétendent avoir mûri et porté longuement leur projet et avoir obéi au désir de se dévouer à nouveau pour leur patrie».

Finalement ils sont condamnés tous les deux à trente-cinq jours de cellule. Voici quel est le régime. On leur donne une soupe et une couverture tous les quatre jours. Le lendemain on leur reprend la couverture pour les trois jours suivants ; ils retrouvent les nuits glaciales sur le sol nu, et pour tout aliment l'eau du broc et un morceau de pain qui est une glue noirâtre, doublement exécrable de par son goût écoeurant et de par la débacle qu'elle déclenche dans les intestins des malheureux qui, par trop grande faim, ont essayé de l'avalier. C'est ce pain que recevaient dans tous les camps, les prisonniers, par les Allemands dénommés « pain K.K. » deux initiales qui sans doute désignaient pour eux les deux ingrédients inconnus qui le composaient, et peut-être ne savaient-ils pas le sens qu'elles prenaient dans la bouche des prisonniers français, lesquels, entièrement nourris par les colis qu'ils recevaient de France, ne mangeaient pas plus cette horreur qu'ils n'eussent mangé ce que signifiaient pour eux les deux K.K.

Mais à Hülseberg, les prisonniers en cellule ne devaient absolument rien recevoir du dehors. Les colis qui leur arrivaient de France étaient bloqués. Or, ils ne pouvaient, moins que personne, se risquer à ingurgiter cette ignoble purée, car c'est une fois par jour seulement qu'on venait les chercher, à heure fixe, pour les mener, disons : aux « commodités », installées dans un coin reculé de la cour...

Heureusement les Français sont plus malins que ne pouvaient le concevoir les géoliers allemands. C'est de cette dernière et humiliante vexation punitive que les camarades des encagés vont se servir pour leur faire passer chaque jour quelque nourriture ou petits objets nécessaires. Les dites « commodités » ne sont en fait qu'une rangée de sièges au pied encastré dans le sol de la cour. Un bat-flanc dont les montants sont enfoncés en terre cache à demi les occupants des sièges ; les deux gardiens qui font les cents pas devant, ne voient des hommes que la tête et le bas des jambes. C'est alors que les affamés peuvent prendre les petits paquets attachés auparavant par leurs amis sous le rebord en bois du siège, et les enfouir dans leurs vêtements soigneusement boutonnés par-dessus.

Dans le premier petit paquet, l'ami Vollot, sachant bien ce qui devait manquer à Jacques avant toute chose matérielle avait joint au chocolat et aux biscuits un stylo et des feuilles de papier pour écrire. Et voici les quelques lignes qui, en permettant à Jacques d'exprimer un peu son amertume de l'immense déception, l'avaient peut-être rendue pour lui moins dure à supporter.

J'étais parti en guerre avec un cœur bien joyeux, bien jaloux de gloire. Tout de suite vous m'avez impliqué dans la défaite, vous m'avez livré aux mains de mes ennemis. Et depuis ce moment une interminable mortification. Des choses auxquelles les autres là-bas ne peuvent pas penser au lieu de grandes tortures, des petits coups incessants, toujours portés au même endroit. Cela n'est jamais fini. Chaque fois que je pense être parfaitement dégradé, vous leur faites inventer un nouveau moyen de m'atteindre l'âme, de la vexer, de lui faire rectifier la position. Lorsque je crois voir le fond, vous m'indiquez une place plus humble, plus basse où descendre, un agenouillement plus malaisé. Et lorsque j'ai cherché à me mettre debout, à faire de nouveau figure d'homme, vous n'avez pas voulu que je réussisse, vous avez fait fondre sur moi l'humiliation la plus grosse, vous m'avez poussé jusque dans cette cellule où l'on a froid et faim. Afin que je ne pusse me réclamer d'aucune gloire, afin qu'il n'y eût aucun moment où j'eusse paru à mon avantage.

A la faim du moins, les camarades s'emploient-ils de plus en plus à porter remède. Certains qui sont affectés, parmi les Allemands, à la distribution des colis, réussissent de temps en temps à soustraire au blocage un de ceux qui arrivent nombreux à son nom (car en France nous ne savons rien de toute l'histoire de l'évasion ; toute correspondance a été coupée entre nous jusque après son retour à Koenigsbrück).

Les dévoués pourvoyeurs prennent de la hardiesse, on lui fait passer des conserves, un livre même, une grande boîte de fruits confits que j'avais eu plaisir à joindre à l'un des colis de victuailles plus solides que mon père lui envoyait chaque jeudi.

Il retrouve un peu le goût d'écrire. Il avait confié à un camarade ami, avant de s'évader, le manuscrit de son roman : *Aimée*, très avancé, mais auquel manque le dernier chapitre, très important pour lui. Il se met au travail. Il a trouvé un moyen de cacher ses papiers, très astucieux, et qui les met à l'abri de toute fouille : entre les deux parois de la double cloison de bois qui sépare les cellules, il y a un vide. Et la paroi même, qui est faite de planches plus ou moins grossièrement assemblées, présente de grandes fentes irrégulières. Jacques attache ensemble deux ou trois de ses feuilles écrites, avec une longue ficelle très fine, et les fait descendre à l'intérieur jusqu'au sol, ne gardant dehors que le tout petit bout de la ficelle, qu'il coince, à peu près invisible, au plus bas de la fente, là où elle est le plus serrée. Et tranquille, il travaille.

Mais voici la première catastrophe, racontée par lui-même, plus tard, faisant partie d'un ensemble de neuf pages, que j'avais donné à publier à la « Nouvelle Revue Française », en 1928, sous le titre : « En marge de l'Allemand ».

En cellule. J'y suis depuis dix jours déjà : j'ai pris des habitudes. Des camarades ont réussi à me faire passer quelques provisions : biscuits, conserves, et même une superbe boîte de fruits confits. Je renais déjà à la pensée de ce réconfort qui m'aidera à attendre la soupe, encore éloignée de quatre jours. (Le jour où on vous la donne s'appelle « le bon jour ». On comprend très bien pourquoi, quand on l'attend : « Quand aurons-nous bon jour ? » Wann haben wir guten Tag ? demandions-nous au gardien). Donc je me réjouis de mes provisions. Mais il y a eu une dénonciation. Un Feldwebel,

un sous-officier, un Gefreite viennent faire une fouille. J'entends les clefs interminables dans la serrure du pavillon qui nous abrite. Ils entrent : de nouveaux clefs. C'est par la cellule de mon voisin qu'ils commencent. J'entends leurs ordres brefs, les silences pendant qu'ils fouillent, leurs exclamations quand ils trouvent quelque chose, le bruit des misérables objets confisqués : un couteau, une boîte d'allumettes, un paquet de « feuilles », quand ils les jettent par terre dans le couloir. Quelques mots plus violents, de dure menace, l'annonce d'une sévère punition. C'est fini. Ils sortent. Mais ce n'est pas encore mon tour. Ils vont en face. Et pendant une demi-heure au moins, j'attends ainsi, bien enfermé à clef au fond de mon trou, privé de tout recours humain, entièrement à leur disposition accessible à la minute qu'ils voudront, inévitablement voué à leurs grosses mains ennemies qui vont me palper, me dévaliser. Je prends le temps de glisser quelques papiers dans les fentes du mur. Mais tout est si nu ! Il y a des objets qui restent, qu'aucune cachette ne peut digérer. Je mets résolument une boîte de conserve dans ma poche. Enfin c'est mon tour. Les clefs encore une fois. Les voici. « Dëshabillez-vous ! » Ils me tâtent sous les bras, tout le long du corps. « Ha ! Ha ! » C'est la boîte de conserve qu'ils ont trouvée. Un livre : *Conversations de Goethe avec Eckermann*. Le feldwebel feuillette, hésite. Puis : « Ça aussi, s'est défendu ! Ce n'est qu'aux arrêts simples qu'on peut lire ». Il jette le livre dans le couloir. Ils vont s'en aller. Le Gefreite jette un dernier coup d'œil. Derrière le broc, il aperçoit une boîte de fruits confits, subtilement équilibrée pour profiter d'un peu d'ombre, que l'ustensile projette sur le sol. Il la prend avec triomphe, me la met sous le nez d'un air de dire : « Vous allez bien ! », l'emporte. Pendant tout ce temps, le sous-officier, qui a une vieille rancune contre moi, me regarde d'un air mauvais ; enfin s'approchant de tout près et me parlant au visage : « Sie kommen nicht mit dem Leben davon ! me répète-t-il par deux fois à voix presque basse. Vous n'en sortirez pas avec la vie ! » Je sens bien le ridicule de cette menace et je tâche de lui montrer par mon sourire que je la prends pas au sérieux. Mais sitôt que me voici seul, bien remis en place dans mon caveau, sous le triple secret de la serrure, comme une bouteille qu'il n'est pas encore temps de boire — les nuits sont si froides, la faim si grande, ce qu'on donne pour la satisfaire si maigrement calculé, qu'une sorte de désespoir me saisit. Je pense à tout ce qu'on m'a volé ; je suis humilié, honteux, affreusement dépouillé. J'ai beau faire, je compte les jours qui me restent à « tirer ». Et bien que toute ma volonté soit tendue dans ce sens, je ne suis plus aussi sûr d'arriver jusqu'au bout. Cette lente misère use plus que de grandes épreuves. J'ai le cœur serré et malheureux. Et peu à peu la fièvre me gagne : il me semble, qu'« ils » vont revenir, que j'entends leurs pas. Des quatre coins cardinaux j'ai l'impression qu'on peut marcher sur moi, entrer chez moi, en moi, à tout instants, m'arracher ce qui me reste encore et me laisser là, une fois de plus, comme une chose dont on n'a plus besoin, cambriolé, violé. Je ne connais rien de plus démoralisant que cette attente du mal qu'on peut vous faire, jointe à la parfaite impuissance d'y échapper.

Cependant les allemands n'avaient pas découvert d'où venaient ces secours interdits (4), et les feuilles étaient restées bien sages à leur place.

Jacques sitôt un peu ranimé, retire des fentes de la cloison feuilles écrites et feuilles blanches et se remet au travail avec ardeur.

Des jours passent... Il est content de ce qu'il fait. C'est le chapitre X et dernier, consacré dans le roman au rôle que « Marthe » la femme de « François » avait tenu auprès de celui-ci tout le temps qu'il avait souffert, par « Aimée », de ce que Jacques a lui-même appelé plus tard cette capricieuse et redoutable erreur où j'étais entêté. Il avait mis dans ces quelques vingt-cinq pages, tout son amour pour celle qui était la vraie femme.

Porté par son heureux travail, il avait passé dix ou douze jours sans seulement s'en apercevoir...

Tout tranquille un matin, à une heure où jamais personne ne venait, il achevait de relire, avec la plus vive satisfaction, les dernières lignes de ce chapitre terminé...

Brusquement, la grande porte s'ouvre avec fracas, un ouragan de bottes roule jusqu'au fond du couloir, et les portes des quatre cellules occupées grincent en même temps sur leurs gonds. Jacques, cloué de stupeur n'a pas eu le temps de cacher même une feuille (on sait que c'est un travail délicat). Deux hommes bondissent dans la cellule, en font deux ou trois fois le tour... mais il n'y a rien que les « meubles » réglementaires ; alors ils se jettent sur lui et le fouillent, mais il n'y a rien, là non plus, de défendu — c'est à la sortie du soir seulement que les cellulards trouvent sous les sièges les petits paquets quotidiens. Les deux gardiens dépités, lui arrachent les feuilles et le crayon qu'il tenait toujours à la main sans le savoir, et vont voir si les autres fouilleurs ont trouvé meilleur butin... Jacques, l'oreille tendue aux bruits du couloir, comprend avec soulagement qu'ils n'ont rien découvert chez Pasquier, rien non plus dans la cellule en face... Mais tout à coup éclatent des cris de triomphe, ou de colère, parmi lesquels il distingue le mot : Zigarretten !... Un Feldwebel qui passait par là avait aperçu, dans un rayon de soleil donnant dans l'ouverture de l'un des vasistas, comme une fumée ? Stupéfaction. Les prisonniers auraient-ils allumé du feu ?... Avec quoi ? Rassemlant vivement quatre ou cinq gardiens, il s'était lancé à leur tête pour prendre les coupables sur le fait...

C'était chez l'un des deux autres prisonniers. Pour eux aussi, il y avait le soir quelques petits paquets où nous savons — et celui-ci grand fumeur, fou de joie, après huit jours de privation, d'avoir trouvé la veille deux paquets de cigarettes, depuis le matin fumait, fumait, une cigarette allumant l'autre... si bien que sa cellule était complètement enfumée.

Lorsque Jacques fut amené, une heure après le premier délinquant, au bureau du lieutenant, celui-ci était plein de rage : il commençait à sentir obscurément que peut-être il s'était laissé bernier par le fumeur, lequel lui avait instantanément bâti et fait avaler, en l'étourdissant de son aplomb et de son bagout de Parigot, une petite histoire tout innocente, qui, maintenant, lui devenait suspecte : les cigarettes auraient été lancées du dehors à travers le vasistas ouvert — un des paquets lui était tombé sur la tête !... Et allez savoir par qui, puisqu'il n'y a rien dans les cellules pour monter voir là-haut ? Et le gars s'était esquivé sans dire un mot, ni siffler ni rien...

Et lorsque Jacques entra, le lieutenant avait sous la main gauche le dossier de cet autre coupable et sous

la droite les feuilles confisquées qu'il tournait avec une autre espèce de rage : celle de déchiffrer difficilement ce qu'il lisait, ne sachant pas très bien le français écrit.

Jacques, debout devant lui, attendait qu'il lui plût de relever la tête... Il se dressa d'un bond en froissant les feuilles dans sa main et les lui jeta à la figure en hurlant : « Comment ! Il paraît que vous êtes professeur, et c'est vous qui écrivez ces imbécillités !... Vous n'avez pas honte !... »

Jacques, muet, se baissant pour les ramasser : « Je vous interdis ! Je vous interdis ! »

Tout le reste de son séjour à Hülseberg, Jacques avait espéré qu'on les lui rendrait. Mais il ne les revit jamais.

Les trente-cinq jours de cellule se trouvèrent ramenés à vingt-huit, par la suppression des camps de représailles, « à la suite d'un accord intervenu entre les gouvernements » dirent les journaux.

Le 1^{er} septembre, tous les prisonniers quittaient Hülseberg. Le 2, du grand camp de Soltan, où ils avaient cru un moment rester, ils repartaient pour arriver à Kenigsbrück le 9 septembre (5).

(4) Le chef de camp, ne voyant d'autres explications plausibles de la présence dans les cellules de toutes ces choses défendues, que la complaisance des gardiens qui auraient laissé des camarades aborder leurs prisonniers quand ils les conduisaient « aux commodités » les fit immédiatement remplacer par deux autres supposés plus sûrs, en déchaînant sur eux une colère si violente, si hurlante, que celle qui lui resta sur les prisonniers en fut diminuée d'autant, ainsi que la punition même, si je me souviens bien...

(5) De ce sinistre séjour les prisonniers emportaient cependant une satisfaction : les Allemands n'avaient jamais découvert de quelle façon étaient ravitaillés les hommes en cellule.

Mes 13 Mai

MAI - Le mois du muguet et le mois de Marie
De ce mois merveilleux, ah ! que de souvenirs
Treize Mai trente-six, à l'âge de l'enfance
Fut le jour que je sais « le plus beau de ma vie »
Celui où l'âme pure s'élève vers son Dieu
Les yeux extasiés et le cœur radieux
Ignorant de la vie, admirant la beauté
De tout ce Merveilleux qui par Lui fut créé.
Puis treize Mai quarante - La percée de Sedan,
La ruée de l'acier sur nos corps impuissants
Ce fut pour moi le jour du rude affrontement
Avec les guerriers qui, sous le soleil Brabant
Le rouge de notre sang teinta le blanc muguet
Dans les clairières en fleurs. Sous les fraîches ramées
Que de jeunes paupières se fermèrent à jamais.
C'était la Pentecôte. Le fracas des avions
Remplaçait dans les airs les joyeux carillons.
Treize Mai cinquante-huit. La Blanche Alger en transit
Dressait des barricades avec ses francs-tireurs
Rescapés des campagnes d'Italie et de France
Ses zouaves de Leclerc, qui, anges libérateurs,
Sautèrent en parachute sur notre Normandie.
Là aussi quel gâchis. Quelles folles espérances
Et que de sang versé en vain pour l'Algérie
Et ceci par la faute de nos élus de France.
N'est-ce point, également, un treize Mai au soir
Que Paris s'insurgeait quelques années plus tard ?
Et puis, ses étudiants, comme leurs aînés Pieds Noirs
Affrontaient les gourdins et fusils des motards
De nos forces de l'ordre ? Marmites bouillonnantes
Et creusets titanesques, d'où sortit le levain
Des réformes sociales. Hélas sans lendemain.
J'ai posé devant moi, un bouquet de muguet
Ses feuilles vertes et tendres, s'élançant vers le ciel
Ses clochettes embaumées, semblent carillonner
A la joie, au bonheur. Pourquoi cette merveille
Me fait-elle éprouver un sentiment de gêne ?
C'est que je vois encore, songeant au champ d'honneur,
Des taches vermillons sur la porte bonheur
Son parfum exaltant n'évoquera toujours
L'acre odeur de la mort en ces funestes jours.

Envoi

Une note d'humour. Voici la narration
D'un Treize Mai en Suisse. Lors d'une acquisition
J'évoquais cette date chez le jeune marchand
Qui datait mon acquit, afin que, au contrôle,
Je ne fusse inquiété des douaniers vigilants
Je m'entendis répondre, je cite l'helvétique,
« Vous avez donc vécu des combats historiques
« Ah, la guerre, Monsieur, Cela doit être drôle » (sic)

AYMONIN Jean.
27641 - X B.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom :
Prénoms :
Adresse :
Date de naissance :
Immatriculé au Stalag sous le N°
Kommando
Fait à, le
Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sans enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal : 3^e trimestre 1983

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne